



WUNSCH
Numéro 9, mai 2010

Bulletin international de
L'École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien

Éditorial

Ce neuvième numéro de *Wunsch* recueille les travaux d'une journée organisée à Toulouse à l'initiative du pôle du Gay savoir en Midi toulousain et de quelques autres. La journée a été présentée ainsi :

Expériences de passe

« *Cumulation de l'expérience, sériation de sa variété*¹ ». Cette « journée inter-pôles » de l'EPFCL-France est mise en place pour en faire... l'expérience.

Les références théoriques sont aujourd'hui connues, ce qui n'empêchera nullement d'y faire retour ; les textes de J. Lacan concernant l'invention de la procédure ne manqueront pas d'être repris.

Par ailleurs, l'expérience de la passe dans notre École est en fonction maintenant depuis sept ans, et nul doute qu'elle peut nous enseigner. C'est même l'un des enjeux de cette journée : élaborer un savoir sur l'expérience actuelle.

Mais c'est aussi parier sur l'éventualité d'une rencontre : à partir de portes d'entrée distinctes dans la procédure, recueillir la diversité de l'expérience : au titre de passant, passeur, de membre d'un cartel de la passe, d'AE et d'AME de l'École.

Cette rencontre, nous l'avons envisagée possible en élaborant ce programme auquel ont participé pas moins de cinq pôles : pôle Aude-Roussillon (4) ; pôle du Gay savoir en Midi toulousain (6), pôle Tarn-Aveyron-Lot (5) ; pôle des pays des Gaves et de l'Adour (8), pôle Bordeaux région (7), ainsi que des analystes invités en France et en Espagne.

Il s'agissait, à partir d'exposés courts (10 minutes), d'échanger et en fin de journée d'essayer de tirer quelques enseignements de ces débats, que nous souhaitions les plus ouverts possibles.

En souhaitant que ce style de rencontre fasse ouverture nouvelle dans notre champ.

Par ailleurs, nous continuons à diffuser les travaux des cartels de la passe, cette fois avec la contribution du cartel 3. D'autres devraient suivre.

1. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre sur le psychanalyste de l'école », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 255.

Journée inter-pôles du FCL-France : Expériences de passe

Le 16 janvier à Toulouse, au cœur du magnifique musée des Abattoirs, a eu lieu cette journée d'échanges sur l'expérience de la passe, en présence d'environ deux cents personnes venues des cinq pôles organisateurs mais aussi de tout le grand Sud-Ouest, de Normandie, de Paris et aussi d'Espagne. Tout au long de la journée, des exposés courts ont été suivis de longues et fructueuses plages de débats et de discussions animées, qui se sont prolongées jusque dans un moment de convivialité autour de l'exposition de Laurence Pastissier, artiste plasticienne ayant participé à cette journée.

On trouvera dans l'ordre les interventions de :

Bernard Nominé, ex-membre d'un cartel de la passe (pôle 8)

Sidi Askofaré, membre d'un cartel de la passe (pôle 6)

Marie-Pierre Vidal, passeur (pôle 6)

Élisabeth Léturgie, invitée, AE (2005-2007)

Corinne Philippe, passeur (pôle 8)

Clotilde Pascual, invitée, membre d'un cartel de la passe (Espagne)

Béatrice Guitard, passeur (pôle 7)

Patricia Daban, invitée, AE

Claire Montgobert, passeur (pôle 6)

Pascale Leray, AE (pôle 6)

Albert Nguyễn, ex-membre d'un cartel de la passe (pôle 7)

Lydie Grandet, passeur (pôle 5)

Béatrice Tropis, passeur (pôle 6)

Luis Izcovich, invité, ex-membre d'un cartel de la passe.

Bernard NOMINÉ

Introduction à la journée toulousaine sur l'expérience de la passe

Bonjour à tous. Je souhaite spécialement la bienvenue à ceux qui se sont déplacés de loin pour partager ce moment de travail avec nous. Pour répondre à la demande que Pascale Leray m'a faite, je vais donc introduire cette journée en insistant sur un point qui est présent dans le titre qui nous rassemble, la notion d'expérience.

La passe est une expérience, quelle que soit la place que l'on occupe dans ce dispositif : passant, membre d'un cartel de la passe, passeur, pour tous, c'est une expérience. Cela implique que le trajet n'est pas balisé. Parce que, lorsqu'on a une idée préalable du résultat, il n'y a pas d'expérience. Il n'y a que déception, dans la mesure où l'on n'aura sans doute pas trouvé ce que l'on attendait. Concernant l'expérience de la passe, la déception est programmée quand on s'attend à trouver ce que le savoir ne peut cerner. C'est le sens de l'intervention que Colette Soler faisait à Buenos Aires l'été dernier. Elle opérait un changement de perspective en interrogeant non pas tant l'insuffisance du témoignage du passant ou de celui des passeurs que l'optique du cartel. Il ne s'agirait pas de chercher l'introuvable, parce que, disait-elle, « chercher l'introuvable, ça programme la déception, le sentiment d'échec et parfois le mutisme affligé ».

Il faut bien dire que si vous avez les oreilles qui traînent et que vous écoutez ce qui se dit dans les couloirs, vous aurez sans doute entendu des échos de ce genre. Vous aurez au minimum remarqué la réserve, voire « le mutisme affligé » de ceux qui ont fait l'expérience d'un cartel de la passe. Sauf dans les cas où le cartel a pu s'y repérer dans la structure du témoignage qu'on lui a proposé et qu'il a pu faire son travail, c'est-à-dire nommer un analyste de l'École. Alors là c'est plutôt la satisfaction, voire l'enthousiasme.

Qu'est-ce que c'est que ce savoir introuvable qu'on chercherait encore au-delà de ce que l'on peut atteindre par la parole ? Lacan évoquait à ce propos « un savoir vain sur cet être qui se dérobe ». L'être qui se dérobe, c'est l'objet *a*. C'est l'opérateur logique que l'on devrait pouvoir dégager au cœur du témoignage. Mais cet objet ne peut en aucun cas se présenter explicitement dans le témoignage. L'objet que l'on présente n'est jamais celui-là, l'objet que l'on présente ne peut être qu'un postiche. Certains d'entre nous se souviennent des grandes mises en scène du temps de l'AMP où l'on nous exhibait une collection d'analystes de l'École, chacun se présentant sous l'espèce d'objet qu'il prétendait avoir rejoint à la fin de sa cure. La foule subjuguée exultait, chacun rêvant peut-être dans son for intérieur de rejoindre un jour ce panthéon de la psychanalyse, quitte à se présenter comme le *palea* le plus nauséabond.

Il n'y a aucune raison de demander au passant de se présenter comme objet *a*, il ne le peut pas, l'objet qu'il présentera ne sera jamais qu'un postiche. Pas de raison non plus de demander à l'AE nommé de nous prouver qu'il a atteint ça. Par contre, c'est le travail du cartel de dégager, s'il le peut, la logique de la cure.

Aujourd'hui, on a renoncé à cette idée de se retrouver comme objet proprement désignable, la forgerie était devenue trop évidente. Mais l'introuvable est allé se loger ailleurs. On voudrait que le passant se désigne réduit à la lettre de son symptôme : tout aussi impossible. Là encore, c'est au cartel de savoir repérer cela.

Le problème que l'on a avec la passe, c'est qu'il est très difficile, voire impossible d'en parler correctement. Le cartel ne peut pas dévoiler les témoignages qu'il recueille. On voudrait qu'il l'ouvre, mais, au fond, tout est dit dans la nomination quand elle a lieu. Alors, n'aurait-il qu'un rôle de sélection ? Cela ne va pas non plus. C'est d'ailleurs la remarque que fait Lacan dans la seconde version de sa proposition quand il dit que « le jury fonctionnant ne peut s'abstenir d'un travail de doctrine, au-delà de son fonctionnement de sélecteur ». Il faut bien dire que côté travail de doctrine nous sommes assez courts. À plusieurs reprises j'ai eu envie de rencontrer d'autres membres des cartels de la passe pour voir si nous pouvions confronter nos expériences. Il y a eu quelques tentatives mais qui ne se sont jamais poursuivies très loin. Je pense que c'est sans doute de ce côté-là qu'il faudrait faire porter nos efforts.

Enfin, je voudrais souligner un dernier point. En relisant l'ensemble des références de Lacan que nous possédons sur cette question de la passe, j'ai été frappé par le fait qu'il présente toujours la passe comme sa *proposition* ; c'est donc une offre de Lacan, mais par ailleurs il évoque à plusieurs reprises les passants comme *ceux qui s'offrent à cette expérience*.

Eh bien, il y a là quelque chose qui me gêne. Parce que s'offrir à cette expérience pour répondre à la sollicitation de l'École, autrement dit un concentré de grand Autre, a des allures de sacrifice auquel il vaudrait mieux ne pas trop encourager les candidats – les candidates *a*, comme le dit Lacan à l'occasion. C'est pourquoi je préfère que l'on envisage de s'offrir cette expérience plutôt que de s'offrir à cette expérience. C'est curieux comme ce petit *a* change tout. Autrement dit, je ne suis pas sûr qu'il faille encourager les candidates à s'offrir comme *a* à l'expérience. Il suffit que ceux qui le souhaitent puissent se servir de cette expérience que l'École leur offre. En retour ils pourront contribuer à ce que la communauté d'école en sache un peu plus sur cette expérience.

Toulouse, janvier 2010.

Sidi ASKOFARÉ

Politique de la passe : la responsabilité du cartel

Avec le cartel et l'École, la passe constitue sans doute l'une des inventions institutionnelles les plus importantes de Lacan. Nous savons aujourd'hui ce qui se trouvait au principe de cette invention et les attentes qui furent celles de Lacan à son endroit. Nous savons aussi à quelles oppositions et à quelles résistances se sont heurtées son introduction et sa mise en œuvre dans l'École même que Lacan a fondée et dirigée : l'EEP. Nous savons enfin les détournements et les exploitations dont son signifiant et sa pratique furent l'objet. Inutile d'en faire ici la chronique ou l'histoire.

Je partirai plutôt d'une considération autre : parce qu'elle touche à la vérité du sujet (passant) – en tout cas à ce qu'il consent à en *hystoriser* dans la procédure – et à la politique de la psychanalyse (fin de l'analyse, transmission de la psychanalyse, formation de l'analyste), il n'est pas étonnant de constater que si son signifiant fédère, la passe « réelle », si je puis dire, elle, divise. Pourquoi ? Est-ce fatalité et malédiction ? Ou cela tient-il à quelque chose qui peut être analysé – symptôme, donc – et qui peut être traité ?

Toujours est-il que la passe a divisé profondément par le passé et, si nous n'y prenons garde, elle pourrait de nouveau être investie par les passions narcissiques et les enjeux de pouvoir contre lesquels nul groupe n'est immunisé. D'où la seule question qui vaille pour l'ensemble de notre communauté : quelle passe pour notre École ? Et pour quels objectifs ? Questions auxquelles ne peut, bien évidemment, répondre que l'École seule.

On peut néanmoins s'accorder sur le fait que la passe ne saurait faire fonction ni d'idéal ni de fétiche. En tant que dispositif d'École, elle n'appartient à personne, et surtout pas à ceux qui sont chargés ou qui ont été un temps chargés de l'animer. Enfin, son bon fonctionnement, sa viabilité et sa survie dépendent de tous les protagonistes et engagent différentes responsabilités. Responsabilité de l'École qui institue le dispositif, bien sûr, mais aussi et surtout responsabilité des AME qui désignent les passeurs – pièce maîtresse du dispositif –, du secrétariat pour l'accueil et le traitement des demandes, des cartels pour le travail sur les passes, des AE pour les enseignements attendus d'eux pendant les trois années de leur fonctionnement. C'est dire si la passe a besoin sinon de tout le monde, en tout cas de beaucoup de monde pour fonctionner et remplir sa fonction de dispositif au service de l'École et de la psychanalyse !

Pour aujourd'hui, j'ai souhaité centrer ma contribution autour du cartel, de sa responsabilité, des difficultés et peut-être des paradoxes liés à ses fonctions. Le cartel, d'abord parce que c'est mon point d'observation privilégié dans le dispositif ; le cartel, ensuite parce qu'il est le lieu où se nouent le plus clairement les trois dimensions (je n'ai pas dit : critères) – clinique, épistémique et politique (non pas institutionnel) – en jeu dans la passe.

Ma participation à trois cartels (six passes, une nomination) m'a rendu sensible à la question de la responsabilité des cartels. Celle-ci est bien sûr relative à ses tâches et à ce qui est attendu de lui au terme de son fonctionnement.

Que sont donc ces tâches ?

1. Écouter les passeurs ;

2. Délibérer ;
3. Élaborer les réponses à faire aux passants ;
4. Nommer.

On voit bien à travers ce schématisme que les quatre tâches, bien que liées, ne sont guère homogènes. Ce qui est commun, dans la procédure, ce sont les points 1 et 2 : écouter les témoignages des passeurs ; délibérer à partir de ce que chacun a entendu des deux témoignages écoutés successivement.

Le point 3, l'élaboration de la réponse à faire au passant, ne vaut – en tout cas dans les cartels auxquels j'ai participé – que dans les cas où le cartel n'a pas procédé à une nomination. Ce ne sont que dans ces cas – en réalité les plus nombreux – que le cartel travaille autour de la question : que dire et comment dire à cet Un non pas quelconque mais singulier qu'est le passant que le cartel considère qu'il ne peut pas authentifier sa passe ?

Le point 4, la nomination, n'implique pas l'élaboration d'une réponse à proprement parler, puisqu'il s'agit juste de transmettre au passant le « oui » du cartel. En revanche, c'est seulement lorsqu'il y a nomination qu'il est requis du cartel, non pas le produit attendu de chaque cartellissant dans les « cartels de lecture » ou les « cartels cliniques », mais une élaboration, voire une contribution au savoir, et pas n'importe lequel : au savoir sur l'acte analytique et le désir de l'analyste.

C'est à ce point que se situe donc la responsabilité véritable du cartel, responsabilité qu'il partagera d'ailleurs avec l'AE qu'il a nommé. Rapporté à ce qu'il faut bien appeler la demande de Lacan – qu'il faut peut-être rappeler ici : « La question à laquelle je suis arrivé : qui est capable d'être un analyste ? a conduit un certain nombre de mon entourage à me quitter (cela à la suite de la mise en place d'une enquête : comment quelqu'un, après une expérience analytique, pouvait-il se mettre en situation d'être analyste ?) » (*Scilicet*, n° 6-7, p. 53-54) –, rapporté donc à cette demande, on peut dire que la responsabilité du cartel, comme celle de l'AE, est essentiellement épistémique.

Cela pose *a minima* le problème des rapports entre la délibération – dont procède la nomination, par définition définitive – et l'élaboration de savoir qui, se situant dans un après-coup, pourrait venir contrarier ou contredire la décision du cartel. Secondement, cela soulève le problème de l'intérêt épistémique des passes non authentifiées, dont on sait qu'elles ne sont pas dans tous les cas, tant s'en faut, absence de passe.

Prendre au sérieux cette responsabilité du cartel pourrait peut-être ramener la passe à sa fonction véritable et réduire l'imaginaire si inhibiteur de la nomination. Car, au fond, la réussite ou l'échec de la passe pour une École ne saurait s'apprécier exclusivement ou même principalement ni à partir du nombre de demandes de passes, ni à partir du nombre de passes écoutées, ni enfin à partir du nombre d'AE nommés. Ce serait en effet réduire la politique à l'institutionnel. La seule appréciation valable de l'expérience d'École de la passe me semble être celle qui se fera à partir de la contribution réelle au savoir sur le passage à l'analyste, l'acte analytique et le désir de l'analyste, donc à travers les élaborations des cartels et les enseignements des AE.

Marie-Pierre VIDAL

« En avant toute »

Si l'on se réfère à l'usage antique de désigner les notes de musique par des lettres, alors on pourrait dire que le A de l'affiche donne le *la*, donne le *ton*, à cette journée consacrée aux expériences de passes. Ce A posé dans le tableau comme un chevalet en attente de son propre tableau, ce A pourrait bien ouvrir l'alphabet de ce qui nous réunit : A comme Analyste, Analysant, objet *a*, AE... ; B comme Bévüe, *Bewusst...* ; C comme *Che vuoi ?*, Cartel, etc.

Le terme d'expérience dans notre discours est souvent tiré du côté de l'éprouvé, de l'épreuve ou de la preuve. Je propose d'en restituer la vigueur d'origine, lorsque les Grecs, dans *peirates*, rapprochaient l'épreuve du « péril », de la mise en danger, littéralement du « risque-tout » : *peirates*, le « pirate » !

Par quelque facétie de la langue, il se trouve que le découpage du signifiant « pire-hâte » ne nous ouvre pas vers le sentiment océanique mais vers le pire, en toute hâte. Avec ce pirate, donc, logiquement, notre affiche prend couleur d'A-bordage. Mais en réponse au risque-tout, au pirate, peut répondre le *sabordage*.

Qu'est-ce qui viendrait saborder la passe ? Ce peut être le mode de pondération de la commission d'accueil, la position du passeur tenté de recevoir le passant comme un *passiant*, inversement, le passant qui chercherait à mettre le passeur en place d'analyste, le cartel de la passe trop sur son quant-à-soi... Bref, les publications sur le sujet en attestent : même si l'on fait confiance au dispositif, celui-ci est animé par des personnes.

Beaucoup de contingence, donc, contingence que j'ai envie de nommer concours de circonstances, circonstances par exemple de la doxa qui a pu prôner successivement de rechercher dans les témoignages la traversée du fantasme, la chute des identifications, l'objet que l'on a ou celui que l'on est, le désir de l'analyste, la mutation subjective...

Alors, concours de circonstances : qu'est-ce qui *concourt* à ce que la geste s'effectue ? Je n'hésite pas à avancer que ce sont les modalités d'accueil. Passé le temps de la décision pour le passant de s'engager dans la procédure, vient le temps de l'accueil de sa demande. Sont concernés la commission d'accueil et de garantie, le secrétariat de la passe, les passeurs – qu'ils acceptent ou non la fonction –, le cartel de la passe et l'école, puisque le passant demande la passe à une école, quel que soit son lien à celle-ci. L'accueil à la fonction passeur, j'en avais déjà parlé lors d'une intervention au séminaire d'AE de Pascale Leray, séminaire – j'en profite pour le rappeler – publié par *L'En-Je lacanien*.

Le mot « accueil » partage la même étymologie que *legein*, lire, soit cueillir, rassembler les *grammata*, les lettres – car si la passe est une pratique de la parole, ce n'est pas sans l'écriture. Le passant peut avoir écrit le texte de sa demande ou de son témoignage – il peut aussi se trouver dans l'incapacité de se soutenir de l'écriture comme se laisser envahir par elle.

Dans tous les cas, il parle. Il parle de sa cure, du trajet de ses symptômes, du temps de sa souffrance, dans un dispositif qui n'est pas celui de la cure.

Le passeur essaye de recueillir dans le dire du passant quelque chose qui puisse s'écrire en un texte transmissible au cartel de la passe. Il écrit un texte qu'il s'interdit de lire au-delà de ce qui est dit ; il s'agit d'un travail de transcription, pas de déchiffrement.

Transcription n'est pas pour autant translittération : le passeur ne se fait pas le messager des signes. Bien au contraire, dans ses rencontres avec le passant, il fait choix de ce qu'il écrit, de ce qui se note ou plutôt de ce qui dénote la présence de l'inconscient et la façon dont le passant analysant y a répondu par et dans la cure. Car si le passeur ne doit pas juger, il n'est cependant pas sans discernement. C'est ce qui l'autorise à poser des questions et à demander des précisions. C'est pour cela, je pense, que l'on entend dire que certaines confluences ne sont possibles que dans la passe et non dans la cure : le passeur interroge le dire là où l'analyste le suspend, l'interrompt, le souligne.

« La passe m'a permis de préciser les contours de ce qui restait flou » dira la première personne que j'ai reçue. La deuxième conclura son témoignage ainsi : « La passe a été un moment délicieux pour moi parce que je me suis posée pour réfléchir à mon désir et à ma position d'analyste », et d'ajouter aussitôt : « La passe, c'est aussi un exercice périlleux »... périlleux, péril...

Vous entendez, le pirate, le risque-tout n'est jamais loin. Il peut être dans un frêle esquif, pas très éloigné des côtes mais pas trop près non plus. Disons en un lieu extraterritorial, extime si vous voulez.

C'est depuis tels lieux, il n'y a pas si longtemps, que les pirates et leurs radios émettaient vers la terre ferme ; on les appelait les radios pirates. Leurs ondes étaient supposées diffuser la subversion. On y entendait surtout beaucoup de chansonnettes ; il en est une qui me revient, comme ça, en passant. C'est la voix de Jeanne Moreau, sur un texte d'Elsa Triolet. Elle dit ceci :

« Je suis vous tous qui m'écoutez
Plus quelque chose que je ne sais
Pas plus que vous mais que je touche
Et qui me force à me livrer
Vêtu de nu, débarrassé
Autant de vous que de moi-même. »

Cette petite chanson dit quelque chose de l'intime, sans familiarité, auquel confronte l'expérience de la passe.

« Je suis vous tous qui m'écoutez
Plus quelque chose que je ne sais
Pas plus que vous mais que je touche... »

La *touche* du réel est toujours présente dans la partition du passant au point qu'à relire les notes des deux témoignages reçus, j'en retrouve, intact, l'effet qui m'a confrontée au silence et à la solitude. Cette touche du réel, comment la rendre présente au cartel de la passe ?

Interrogé sur ce qui lui permet de décider de la dernière *touche* d'un tableau, le peintre Bram Van Velde a cette réponse stupéfiante : « Le tableau s'est fait et je ne le savais pas. » C'est un tel tableau qu'il nous faudrait pouvoir poser sur le chevalet de l'Affiche !

« Ça s'est fait et je ne le savais pas. » Je ne savais pas ce qui, dans mon dire de passeur, m'a échappé, mais ça s'est fait. Une fois le cartel de la passe rencontré, franchie la porte, le passeur s'efface. Il ne compte plus que comme absence.

Que dire de son désir, du désir du passeur ?

Au terme de son témoignage, l'un des deux passants m'a interrogée de façon très pertinente : « Alors, quel effet de passe ça a eu sur vous et votre travail, notre rencontre ? » Quelle que soit la réponse donnée, le fait que la question puisse être posée atteste que l'accueil fait au dire du passant ne bridait pas la parole.

C'est à ces mots de la fin que je mesure combien le désir à l'œuvre avait permis de ne pas guinder le dispositif. C'est vraiment quelque chose de très satisfaisant. J'en remercie les passants qui ont risqué leur va-tout dans ces rencontres écrites à l'encre sympathique, dans une affinité non pas invisible mais estompée. Une autre façon d'évoquer la « fraternité discrète » dont parle Lacan.

Alors, quand même, quel abordage de la passe maintenant ?

Je réalise que je suis active dans le dispositif depuis plus de deux ans, d'abord comme passeur, vous l'avez entendu, puis comme passant depuis quelques mois. Je voulais, pour finir, vous en dire quelques mots.

Je ne sais pas comment cela s'est noué, mais à ma grande surprise voilà que je me suis inscrite à un cours d'espagnol ! D'où a surgi ce désir ? Mystère ¹. Certes, dans la rencontre avec le deuxième cartel, ne pas pouvoir participer à la traduction de ce que je disais auprès des collègues hispanophones a beaucoup compté. Apprendre à compter, c'est d'ailleurs comme cela que l'on commence le plus souvent l'apprentissage d'une autre langue.

Donc j'apprends la ritournelle *uno, dos, tres...* et revient, incessante, une petite voix intérieure qui me serine le nombre onze que je n'étais pas sûre de bien prononcer : *once, on-ce*, jusqu'à ce que se produise la désarticulation entre « on-ce » (on sait) et « o-ne-ce » (on ne sait). Et aussitôt, voyez ce qu'est *lalangue* avec ses petits bouts de sonore et ses effets incalculables, aussitôt surgit la représentation écrite en chiffres du nombre 11, un et un, ces petits uns qui nous occupent tant...

Me revient alors comme un flash la façon dont Stella Baruk ² commente la numération : dans l'écriture de 11, il y a un 1 qui dit la vérité, il dit Un, et un 1 qui ne dit pas la vérité, il dit 10 (dix-un) ³. Savoir et vérité ne parlent pas la même langue, certes.

Mais *lalangue* n'a pas fini de m'emporter dans ses alluvions. Car au moment de rédigé ce travail, j'écris *once* en toutes lettres O, N, C, E. Et là, bingo ! c'est l'éclair : ces lettres-là, ce n'est pas de l'espagnol pour moi, c'est de l'anglais : *once* ! une fois ! « Once upon a time » : il était une fois.

Il était une fois... la passe !

Je vous remercie.

Toulouse, 16 janvier 2010.

1. « Le réel, dirais-je, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient. » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 118

2. S. Baruk, *Comptes pour petits et grands*, Paris, Magnard, 1997.

3. Dix-un, dix-deux... dix-sept, dix-huit...

Élisabeth LÉTURGIE

Après la passe

La procédure de la passe est devenue une référence incontournable et, qu'elle soit partagée, contestée ou refusée, il n'y a pas de psychanalyse lacanienne sans la passe. En tant qu'invention de Jacques Lacan, elle nous inscrit dans son champ et nous détermine lacaniens. Chacun a sa position énoncée par rapport à la procédure, qui peut se décliner avec un : j'irai - j'irai pas - pas maintenant - ou pas jamais - ou jamais - ou parfois : je ne sais pas encore. Nous avons donc un rapport logique et affectif à la passe et beaucoup sont dans la procédure sans être passants, ce qui n'est pas sans conséquences pour l'École.

Il y a bien sûr les passeurs, embarqués à leur insu, le cartel de la passe, dont certains membres n'ont pas fait la passe eux-mêmes, et les passants non nommés. C'est cette expérience trouée de part en part et constituée de bouts de savoir qui donne sa valeur à la procédure. C'est le pas-tout avec lequel se sustente le désir du psychanalyste et à partir duquel on peut attendre d'une École qu'elle garantisse qu'un analyste relève de sa formation, sinon, disait Lacan, c'est l'État qui s'en mêlera (c'est exactement ce qui arrive). L'École garantit non pas le psychanalyste dans son bureau mais sa formation et son engagement. C'est notre orientation éthique et c'est essentiel.

Lorsque l'analysant devient passant, il décide de dire à de parfaits inconnus ce qui a été découvert dans le transfert ; c'est radicalement différent, c'est à peine concevable et pourtant de s'y risquer enserme le vide cerné dans l'analyse, autrement. En témoigne ce petit fait clinique entendu des passants ayant fait la passe avant la fin de leur analyse, qui remarquent qu'ils parlaient très peu de leur passe à leur analyste et n'en attendaient aucun commentaire ; la coupure était déjà réalisée et avait permis l'entrée dans la procédure. Ils ne l'avaient même pas remarqué et cela ne manquait pas de les étonner quand ils en parlaient après coup.

La coupure est réalisée d'une façon autre et radicale. C'est lié au fait que la rencontre du réel dans la cure fait effraction. C'est un moment terrible, que le sujet traite de façon particulière. Découvrir, dans sa cure, quel objet il est, grâce à une manœuvre de l'analyste, ne suffit pas à décider le sujet d'en faire état dans la passe. S'il s'y risque, cela lui permet de cerner l'objet comme cause de sa vérité d'une façon particulière, unique, qui révèle la dimension de semblant.

La destitution est réalisée dans la cure mais, dans la passe, le sujet aperçoit son être d'objet avec un éclairage mi-soleil mi-ombre qui fait signe d'une proximité du réel. Elle permet d'entrer dans « le dispositif dont le réel touche au réel » (« ... Ou pire », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 549). C'est une proximité inconnue, car le passant cherche à dire ce qui a fait son désir d'analyste, hors transfert. C'est un autre tranchant qui peut se présenter là.

Que devient le réel inassimilable au cœur de l'humain ? « Cet invariant inouï » qui fait de chacun un être unique après l'analyse est-il authentifiable ? Est-il différent après la passe ? En garde-t-on un souvenir autrement aiguisé ? Opère-t-on autrement sur le réel en jeu dans la psychanalyse après la passe ? Que serait son reste ? Comment en faire état ? Cela pourrait-il s'apercevoir dans la clinique, à condition que les analystes parlent de leur

pratique ? Pas-tous ne le font et l'effet de la psychanalyse se calcule difficilement. Ce n'est pas non plus que la passe protège d'être rattrapé par son fantasme...

Alors ? Dans l'annuaire de notre École, chacun est doté d'un des titres inventés par Lacan et auxquels nous nous conformons tranquillement ; je ne crois pas que lorsqu'on demande à entrer à l'EPFCL on demande à quel titre, ni même qu'on s'en soucie ; non, on demande à être membre. Les noms propres qui sont suivis de lettres permettent à chacun de s'y reconnaître, mais il y a un paradoxe pour l'AE, qui, nommé pour trois ans, semble garder ses lettres, comme l'indique notre programme d'aujourd'hui. Il peut garder ses lettres même en changeant d'école, car nous pouvons quelques fois conseiller un analyste en disant : « C'était un AE de l'ECF »... alors qu'on a tenté de se séparer de tout le reste ! C'est donc que la nomination traverse les écoles et revient au sujet, de ses pairs.

Ce qui s'épingle dans les deux lettres d'une nomination après la passe, c'est au moins une chose, que le réel a été traité dans une cure. Serait-ce « un statut légal » reconnu à une expérience ? Comme si dans la nomination AE les lettres désignaient « ce quelque chose » qui a été nommé et ne se dissout pas avec les années.

C'est une expérience de limite qui fait reste d'avoir deux faces : celle intime de sa propre découverte et celle extime de la nomination dans l'École. Si la nomination authentifie que le bout de réel est vérifié comme noyau du désir de l'analyste, cela ne se perd jamais. Mais pas en tant que titre, ce serait plutôt en tant que « poinçon », ces deux lettres attrapant quelque chose du réel dont il s'agit de faire une place : analyste de l'École. Pourquoi cela s'énonce-t-il si peu comme ça, alors que cela évoquerait plus précisément la responsabilité du nommé ?

Pour l'autre garantie, AME, cela ne se produit pas de la même façon. Lorsqu'il y a une nomination, c'est que le nouage repéré des signifiants qui cerne le vide central a pu s'énoncer sans honte, et sans regain d'être. Le passant avait justement cédé l'illusion d'être avant de s'engager dans la procédure ; c'est quelque chose de ce desêtre qui sera fixé d'être énoncé, partagé, hors transfert.

Le sujet était passé du côté de l'objet en fin d'analyse, la passe en est le bord, cela reste à tout jamais comme expérience d'un franchissement qui connaît une logique. C'est d'ailleurs un impossible structural que de s'installer dans la passe ! Lorsque la procédure se termine, l'effet demeure quelque temps puis est relayé par les lettres, qui tentent d'épingler socialement ce qui est tellement particulier et s'oppose à la normativité idéale. Rien ne vient combler le manque structural découvert dans la cure et accepté de façon particulière dans la passe, mais c'est précieux d'avoir pu s'avancer jusque-là et c'est sans doute ce qui en reste dans les deux lettres d'AE.

Cependant, la question se pose de savoir comment cheminer dans notre École sur l'effet de la passe qui n'est pas suivie d'une nomination. Si le sujet en est meurtri, c'est qu'il en était loin et encore dans l'attente d'une garantie de l'Autre. Cela ne sera pas sans suite pour lui, s'il en est enseigné, et c'est ce que j'entends en écoutant ou en lisant certains récits : il y a quelque chose à recueillir de cette expérience.

Sous quelle forme ? Elle est à inventer, car le témoignage est suspect dans notre École. Évidemment, on se souvient de l'ECF et de ce qu'on refuse comme répétition ; mais renoncer à écouter un passant tellement tranquille avec son intime qu'il l'énonce pour en saisir les mécanismes est à interroger, d'autant que les éléments personnels entendus dans le témoignage sont refoulés. C'est le premier temps d'une transmission qui devra se trouver à partir d'un désir particulier et fera un style.

Pourquoi craindre que le passant ayant mis toute sa cure à se séparer des signifiants de l'Autre s'accroche tout à coup à une place pour être représenté au champ de l'Autre par deux lettres ?

C'est un des problèmes de la passe, elle est tellement au cœur de notre champ lacanien que la nomination a un effet indéniable, pour soi-même, et avec aussitôt une tendance à se défendre de cet effet, voire à le nier pour le groupe. Comme si le réel en jeu fait son effet d'isolement.

La nomination signifie que le passant a su transmettre aux passeurs les différents franchissements qui l'ont conduit à être analyste et que le cartel l'a saisi. C'est bien ça la réussite de la passe : dire sans craindre de ne pas être entendu. C'est la réalisation temporaire, et que je ne crois jamais définitive, du « il n'y a pas d'Autre de l'Autre ». Cette assertion doit prendre une place particulière pour que le passant soit dans la transmission d'un acte en lien avec un désir qui ne peut s'élaborer qu'à partir du singulier et non pas seulement du théorique.

Peut-on, par exemple, entendre de passants des rêves qui témoigneraient d'une inscription inconsciente de la passe et pas seulement comme réalisation d'un désir ? Ce serait une des formes de la proposition de Lacan d'« être analyste de son expérience même ». « Son » dans cette phrase renvoie autant au passant qu'à l'École. C'est bien le sens de notre rencontre d'aujourd'hui, puisque « c'est notre enjeu de dire », déclarait Lacan en 1973.

Toulouse, 16 janvier 2010.

Corinne PHILIPPE

Pourquoi se présenter à la passe ?

Si je commence par là, c'est que la question me concerne, elle s'est posée dans cette période où j'étais passeur. Avant même de rencontrer les passants, j'avais quelques bouts de réponse – le premier mouvement ne peut être que d'enthousiasme, de surprise : se présenter à la passe pour faire savoir ce qui vient de se produire dans son analyse, chavirement qui vous donne l'impression d'avoir découvert l'inconscient.

L'inconscient réel est un territoire qui se découvre dans l'analyse, et celui qui touche à son bord éprouve la sidération de l'inventeur devant sa trouvaille. La passe est corrélative d'une invention du savoir de l'inconscient. Le verbe « inventer », aussi équivoque soit-il aujourd'hui, signifie également « trouver », « localiser ». On peut dire par exemple que tel biologiste est l'inventeur de tel bacille ; il y a cet acte de nommer quelque chose déjà là, une mise en évidence, un prélèvement sur le réel.

L'analysant invente le savoir de l'inconscient. Sauf qu'il n'y a nulle nécessité de s'égarer à un inventeur pour faire invention, puisque l'analysant n'y est pour rien. C'est pourquoi il est impossible de se targuer d'une invention, d'une trouvaille. Nul triomphe, l'événement a eu lieu en dépit du sujet. C'est l'inconscient qui est génial, pour chacun d'entre nous. Il serait plus juste de dire que l'analysant s'est laissé trouvé par l'inconscient, qui a prélevé dans la langue un dire de jouissance. L'analysant est arrivé à bon port, arrimé, serré, calé par l'incurable jouissance. Enfin. Comment taire, garder pour soi une telle découverte ? Lorsque l'analysant est à ce point ébloui, l'enthousiasme le pousse à dire, à témoigner sur l'expérience.

Puis il y a une autre raison qui pousse à se présenter à la passe, c'est que l'analysant pense être passé à l'analyste, ou plus justement au désir de l'analyste. Il déduit son désir de cet acte dont il n'est pas l'auteur, ce qui le porte plus que jamais non pas à croire, mais à certifier l'ex-sistence de l'inconscient, ce dont il va tenter de rendre compte dans la passe.

Le savoir de l'inconscient ne s'apprend pas, il se dévoile. Je cite Lacan (La Grande-Motte, 1974) : « L'analysant ne l'a pas du tout appris mais ça s'est à lui dévoilé. C'est d'une tout autre dimension celle de l'apprendre et celle qui s'est à lui dévoilée, son premier mouvement est celui de ne pas savoir par quel bout le prendre. » Je crois qu'il y a là une indication précieuse de ce que peut produire l'interprétation par l'inconscient réel. L'analysant ne cesse pas de ne pas en revenir, c'est un temps suspendu.

Le dévoilement n'a plus rien du mouvement qui consiste à interpréter l'inconscient. Le lieu de l'énonciation est radicalement Autre. L'analysant se trouve soudain interprété, noué, scellé à un dire de jouissance : « Tu es cela. » Dans le même temps, l'analyste est éjecté comme objet. Il faut un certain temps pour s'en remettre, il y a toute une période d'oscillation et de désorientation pendant laquelle il est très difficile de penser l'expérience. Ma désignation aux fonctions de passeur est arrivée dans ce temps irrésolu. J'espérais donc, en acceptant ce travail, en savoir un peu plus sur les suites de l'acte.

La procédure de la passe est un lieu où se transmet l'expérience analytique. Ce n'est pas le seul, bien sûr, mais celui-ci est sans doute irremplaçable. Y est requis l'étonnement, la curiosité pour les conditions de l'acte analytique. Comment expliquer que l'impensable

ait pu se produire dans cette analyse ? Ce n'est pas chose facile et il faut en découdre avec l'opacité, ce qui résiste à la logique et à l'entendement.

Que le résultat intéresse ou non l'école, cela échappe au passant, qui ignore de toute façon ce qu'il adviendra de son témoignage. Le passant fait une offre. Il ne dispose de rien de plus. De consentir à l'absence de maîtrise, les passants que j'ai rencontrés avaient une liberté de ton, une aisance qui fait la passe légère et gaie. Ils ont fait déconsister les inquiétudes que j'avais à propos de la passe, ses accents surmoïques.

Aux trois passants que j'ai rencontrés, je ne manquais pas de poser la question : pourquoi la passe ? J'ai recueilli diverses réponses, d'inégales portées, chacun faisant un usage singulier de la procédure. Nécessité subjective de servir la psychanalyse ou désir de se servir de l'école. Certains passants ont une attente forte, d'autres pas du tout. Le style du témoignage est infléchi par la mise du passant, en tout cas, en tant que passeur, je crois y avoir été sensible.

Il n'y a aucune garantie de trouver satisfaction personnelle à la passe, si la demande du passant vise une validation par l'Autre. Bien sûr, la déception peut être au rendez-vous pour le passant. *Idem* pour le passeur et pour les membres du cartel, le savoir du passant peut se perdre, ne pas trouver destinataire.

Toutefois, si un savoir nouveau ne vient pas toujours à la barre, je crois – cela a été ainsi dans mon expérience – que quelque chose se transmet sur le versant de l'éthique. Le passant, je l'ai constaté chaque fois, est celui qui ne recule pas devant le risque à prendre. Le risque à s'autoriser analyste, le risque d'en dire les raisons, le risque de l'intranquillité dès lors qu'il s'adresse à d'autres. Prendre un risque, c'est s'avancer, oser quelque chose dont on ne peut avoir la garantie d'un bénéfice.

Lacan, encore, à La Grande-Motte : « Le résultat [de la passe] est quelque chose de tout à fait nouveau, quelque chose qui, chez aucun de ceux qui s'y sont présentés, n'a été sans effet. » Il poursuit : « Des effets qui sont peut-être des dégâts, pourquoi pas ? » Dégâts, le mot est fort, mais Lacan savait de quoi il parlait. « Je suis là avec les dégâts sur mon dos, dit-il, et ce n'est pas inutile, puisque [...] s'il y a quelqu'un qui passe son temps à passer la passe, c'est bien moi. » « Des dégâts, dit-il, il est certain que tels que nous sommes foutus, nous autres de l'espèce humaine, les dégâts c'est ce qui peut nous arriver de mieux. »

Je crois que ce qu'il peut arriver de mieux en la circonstance est la mise à l'épreuve du rapport au savoir. La passe n'est pas un aboutissement, une fin en soi, elle ne boucle rien. Si elle doit être idéalisée, ce n'est pour aucune autre raison que de mettre au travail, de tenir en éveil contre la pente à dormir.

Le passeur n'est pas le dernier à s'interroger sur son rapport au savoir. Que sait-il au juste ? S'il a été désigné pour être au plus près du réel de la passe, cela ne fait pas de lui un expert, il ne sait certes pas comment l'analyse des autres doit se dérouler puis se terminer. Son savoir est ténu. C'est un savoir éprouvé.

En raison du rapport nouveau que j'avais à l'inconscient, je constatais combien il était difficile de m'émouvoir. J'étais insensible aux échafaudages du sens. Je renonçais progressivement à prendre en note tout ce qui était dit pour guetter le moment où le réel crève l'écran du fantasme. Je renonçais à tout prendre, tout retenir. Cette assurance, je la tenais de mon expérience, si vive à ce moment-là. C'est un fait, je me sentais « sûre ». Il faut sans doute surveiller cette place pour qu'elle ne fasse pas fermeture. Mais, sans ce point fixe, comment ne pas se perdre dans l'identification hystérique au passant ou à l'analyste ?

Mon analyse venait de m'enseigner qu'il n'y a pas d'autre causalité à la jouissance que celle du balbutiement de la langue. Il n'y a vraiment pas de quoi en faire un roman, la langue pousse non pas à la construction, mais à la déconstruction du sens. C'est pourquoi l'on ne peut saisir la trajectoire d'une analyse que par la bascule au réel, cette bascule eût-elle un temps d'avance sur la conclusion du sujet. C'est elle qui ordonne le début, elle qui pose la question de l'entrée, elle qui nomme le symptôme. Il y a une logique d'après-coup et, surtout, la marque d'une réduction. Je ne suis pas poète, disait Lacan, mais poème. La passe fait de vous quelqu'un qui se le tient pour dit et, plus encore, quelqu'un qui *se* tient pour dit.

Ce moment de destitution, cette rencontre du hors-sujet de l'inconscient, où l'énonciation est déplacée – du poète au poème –, est-il si facile de le repérer pour un autre ? Il n'y a aucune communion possible avec l'inconscient de l'Autre. Mais reconnaître n'est pas savoir pour l'autre. Le passeur est réactif, il se prête à la réaction, à partir de son propre rapport au réel.

Il est attendu de lui qu'il transmette l'épure, la logique du témoignage du passant. Mais si cela suffisait, la fonction de passeur pourrait être proposée au plus grand nombre. Or, le passeur s'utilise non pas comme un rapporteur appliqué, mais comme plaque sensible. Ainsi, ce n'est pas la prudence, pas plus que le savoir doctrinal, qui fait un passeur, mais sa capacité à réagir. Il faut sans doute compter sur ce qui échappe un peu au passeur, ce qui le saisit à son insu. Qu'il se laisse impressionner, altérer. C'est immanquable, le passeur est toujours impressionné, affecté d'une façon ou d'une autre. Aucun carrel n'a manqué d'observer les effets que le témoignage avait produits sur moi.

Certains effets s'estompent vite après la procédure, mais il y a un reste qui ne s'oublie pas, quelque chose qui se transmet au-delà du savoir, et qui met le passeur, à son tour, en passe de répondre de la psychanalyse. Après cette expérience, la question de se présenter soi-même à la passe se pose de façon incontournable. L'entrée dans la procédure comme passeur peut aider à franchir le pas et, de passeur, passer à passant. La rencontre avec les passants conforte l'idée qu'il n'y a pas à reculer sur ses responsabilités. Une psychanalyse, ça ne sert pas qu'à soi, à faire fructifier un usage satisfaisant de la jouissance. D'où, pour certains, le choix possible de la passe, celui de s'expliquer sur le désir de l'analyste.

Alors, un mot pour répondre à ma question de départ. Pourquoi se présenter à la passe ? Au-delà de ce que le passant mise pour lui-même et qu'il n'est pas sûr d'atteindre, peut-être tient-il assez à la psychanalyse pour s'adresser à ceux qu'elle tient. Personne ne peut se tenir propriétaire de sa cure, propriétaire d'une invention – et ce qu'il en advient ne nous appartient pas. La destitution subjective permet sans doute de se faire responsable de ce qui ne nous appartient pas.

Faire le choix de la passe est refuser toute complaisance pour l'impuissance et l'évitement qui couvrent l'horreur de la castration. De la passe se déduit, plus que jamais, en quoi une analyse permet de se faire une conduite dans l'existence. De ne pas céder sur son désir, quoi qu'il en coûte, quoi qu'il advienne, et d'en faire acte pour la communauté analytique, c'est une expérience qui en soi peut être tout à fait bouleversante.

Clotilde PASCUAL

Enseignements des cartels de la passe :
chaque passant trouve sa solution

Je veux essayer de parler de l'expérience que j'ai dans un cartel de la passe et de ce que je suis en train d'apprendre d'avoir participé à ce dispositif. Il faudra, avant de continuer, poser une prémisse : ces cartels ont commencé leur travail depuis une année, et depuis le mois d'octobre pour celui dont je fais partie. Ainsi, ma participation jusqu'à maintenant est modeste. D'autre part, le nombre des passes écoutées n'est pas très élevé. Mais je veux essayer de dire certains points dégagés à partir des témoignages entendus.

I^{er} partie

Je veux commencer par dire d'abord ce que j'attendais trouver dans l'écoute des passes, quant à des questions que je me posais suite à la lecture des témoignages publiés ainsi qu'à l'écoute des témoignages publics des passes par les AE.

Une de ces questions a à voir avec le fait que, en suivant les textes majeurs de Lacan concernant le passage au désir de l'analyste dans la passe et son dispositif (le texte de 1967, « La proposition », et le texte de 1976, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI »), j'ai constaté qu'il y a une difficulté à cerner dans le discours du passant ce qui peut se référer à ce désir. Pour le dire d'une autre façon : il y a peu de remarques qui concernent l'entrée dans la pratique analytique et qui explicitent pourquoi et comment s'articule cette entrée dans la pratique avec la passe clinique, ainsi que les répercussions de cette entrée dans la vie personnelle.

Une autre question se rapporte au fait que l'interprétation de l'analyste n'a pas la place que j'aurais pu supposer dans les cures. La cure se déroule comme si l'interprétation de l'analyste n'avait pas une place particulière, surtout celle que viserait la fin de cure.

Si je donne ces aperçus, c'est bien entendu pour se demander, surtout par rapport à ces questions, si ces difficultés tiennent :

1. À une question de structure. Peut-être que je cherche quelque chose qui touche à un réel difficile à dire avec des mots. Le moment de l'acte qui tient au passage à une position d'analyste passe à l'oubli...

2. À une question de doctrine théorique, dont jusqu'à maintenant les passants comme les passeurs et les membres du cartel de la passe ont attendu la confirmation dans ce dispositif, peut-être au pied de la lettre : traversée du fantasme avec la passe par l'objet, désir de l'analyste relié à cette traversée, identification au symptôme... concepts qui peuvent nous enfermer par rapport à cette théorie ;

3. À ce qu'a relevé Colette Soler dans son exposée lors de la journée de l'École à Buenos Aires : si le cartel de la passe ne sait pas très bien lire dans le discours du passant ce qui relève de cette question du désir de l'analyste, peut-être est-ce parce que c'est impossible que le passant puisse dire quel objet il a été.

II^e partie

Une fois posées ces questions, je veux traiter de ce que je n'attendais pas, ou en tout cas pas tel que j'ai pu le constater, et que j'ai eu pourtant la surprise de trouver. J'ai trouvé ce que j'appellerai une démonstration, quant à une logique de la cure qui tient d'une part à une logique signifiante du sens, d'autre part à des discontinuités signifiantes dans le discours du passant par rapport à cette logique. Ce qui donne relief et met en valeur cette discontinuité, ce sont les signifiants qui dans l'historisation du sujet font passage à l'historisation de l'analysant à l'analyste. Comme nous l'a fait remarquer Bernard Nominé dans son inauguration du séminaire d'École à Barcelone, ce qui doit être mis en valeur dans la passe est l'historisation qui montre le passage de l'analysant à l'analyste et non pas seulement celle du sujet en analyse.

Alors, ce qui fait démonstration, c'est dans la logique de la cure ce qui se donne à voir, ces signifiants qui se dégagent et qui ont été comme une surprise pendant la cure, pour l'analysant sous transfert. Surprise qui tient à une énonciation qui se sépare de l'histoire du sujet et qui touche au réel. Bien sûr, qui touche seulement, puisque, comme le dit Lacan dans le séminaire *Encore*, il s'agit « des élucubrations sur le réel », ce qui veut dire qu'on ne peut arriver à dire le réel en tant que tel, et qu'il s'agit des élucubrations sur la langue, en un seul mot, lalangue. Lacan nous dit à ce propos dans le séminaire *Encore* : « L'Un incarné dans lalangue reste indécis, entre le phonème, le mot, les phrases, voire toute la pensée. » Indécis veut dire élucubration, approche seulement. Il s'agit des trous dans la signification et le sens, énigmatiques pour le sujet lui-même, dans un premier temps, qui font transmission de ce qui a été sa vérité menteuse, en mettant une limite à celle-ci, comme Lacan nous le montre dans la préface à l'édition anglaise du Séminaire XI.

Je veux essayer d'en dire un peu plus. Ce n'est pas tant le récit de l'histoire du sujet ou du parcours de la cure (qui est fondamental) qui importe que les signifiants qui surgissent, différents à l'articulation signifiante. Des signifiants qui condensent une jouissance qui montre quelque chose du fantasme et du symptôme du sujet, et qui font la plateforme de la passe clinique de l'analysant. Plateforme qui règle la jouissance et qui fait apparaître un savoir sans sujet. Ce que Lacan nomme dans le premier paragraphe de la Préface : « On le sait, soit. »

Dans cette plateforme étaient dessinés, depuis toujours, à l'insu du sujet, le trauma, le symptôme, le fantasme, et finalement ce qui fait limite pour le sujet concernant un réel hors sens. Quand l'analysant est arrivé à cette limite, il y a un passage de la souffrance du symptôme au savoir y faire avec ce symptôme, ce que depuis Lacan nous appelons l'identification au symptôme. Et même si le sujet ne sait pas très bien en quoi consiste ce symptôme, l'histoire du sujet a été orientée par lui. Cette histoire, quand elle arrive à son épuisement, laisse néanmoins des restes de jouissance (une redistribution de la jouissance) et de transfert qui vont permettre une pratique clinique orientée par l'éthique psychanalytique ou, ce qui revient au même, orientée par le désir de l'analyste.

Ainsi, la clinique de la passe m'a permis de penser une clinique de la variété symptomatique de chaque sujet, qui met en valeur sa singularité et la manière de trouver sa solution particulière. Il s'agit dans cette clinique non pas de vérifier une vérité du sujet, chose impossible, mais de vérifier la variété du symptôme et de sa jouissance.

Ce n'est pas la même chose de penser un symptôme seulement par sa signification et son sens que de situer la jouissance qui soutient ce symptôme et ses traces à partir de ces discontinuités signifiantes. Discontinuités qui marquent le rapport compliqué entre le

corps et le symbolique. Rapport compliqué parce qu'il y a le réel, qui n'a pas de traduction directe.

Par ailleurs, ce que j'ai aussi appris dans mon expérience dans le cartel de la passe tient surtout à ce qu'elle m'a libérée de l'idée de chercher un savoir concernant le sujet qui donnerait la formule de son désir. Peut-être qu'une certaine lecture du texte de la Proposition de 1967 m'avait amenée à formuler les choses de cette façon. L'idée de Lacan dans cette Proposition était que la passe clinique était la solution au problème du désir en termes du désir de l'analyste. Mais je cherchais, sans me le dire, La solution, avec un grand L, et pouvoir participer à un cartel de la passe m'a permis de voir les choses d'une manière différente.

À ce propos, Lacan a écrit, dans un autre texte de 1976 qui à mon avis complète celui de la Proposition, « La préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », que les choses ne sont pas si évidentes en ce qui concerne ce savoir. Il nous dit que la cure freudienne sert à situer le savoir des amours du sujet avec la vérité, mais que justement l'analyste résulte de la chute de ces amours avec la vérité toujours menteuse. Cela donne lieu à une déception, qui montre la rupture entre vérité et réel. C'est dans cette rupture que le sujet doit traverser cette déception. Déception de ne pas pouvoir se soutenir de la vérité menteuse de son fantasme, en même temps que s'ouvre la possibilité de se sentir soulagé de la culpabilité de devoir soutenir ce mensonge.

Je ferai l'hypothèse que, s'il y a quelque chose à attendre du témoignage d'un passant, c'est qu'il puisse dégager ce soulagement, produit d'un acquittement avec le mensonge de sa vie fantasmatique. Acquittement qui va pouvoir, d'une part, produire la chute du sujet supposé savoir et, d'autre part, montrer la satisfaction d'une redistribution de sa jouissance de façon à trouver une solution particulière, et non pas La solution.

Cette manière de comprendre la passe a produit chez moi une certaine perte de quelques certitudes ou idéalizations (la doctrine qui nous enferme, sans doute), mais aussi une satisfaction, celle d'essayer de comprendre la solution particulière de chaque passant quand on n'est plus dans la fiction de son cas.

III^e partie

Pour finir, et le désir de l'analyste ? Je pense qu'il implique cette séparation du mensonge du fantasme, cette articulation de cette traversée entre déception (où c'est évident que les identifications font faillite), soulagement par l'acquittement avec la vérité menteuse de son fantasme et une autre satisfaction. Articulation qui forcément, de par la redistribution de la jouissance, aurait à voir avec l'éthique du bien-dire, qui se montrerait par une façon différente de faire face à la pratique analytique.

Le cartel de la passe m'a montré que, dans chaque passe, les choses peuvent se passer de telle sorte que le passant puisse montrer et transmettre aux autres (les passeurs), et par eux au cartel de la passe, quelques points cruciaux de son parcours, surtout en ce qui concerne sa solution particulière liée à son désir d'analyste (dans ce cas il y aura nomination d'AE). Mais toujours, et en dehors de la nomination, il y a un enseignement qui peut se transmettre à l'ensemble de l'École.

La passe montre qu'il n'y a pas d'universel à chercher, qu'il y a des trouvailles sur la possibilité de dire comment savoir y faire avec la rupture entre le sens et le réel. Je me suis retrouvée, de par cette expérience dans le cartel, plus près de la singularité de chaque cas de passe que de la tentative de faire « coller » la théorie à la clinique du passant. D'autre

part, et c'est important, dans le travail de cartel, il s'agit de rassembler entre tous ce que chacun a écouté de cette passe et d'arriver à une conclusion sur les points mis en jeu et montrés par le passant. Points qui quelquefois peuvent faire transmission de l'historisation liée à son passage à l'analyste. Il s'agit dans ces cas que le cartel puisse certifier (non pas construire à la place du passant) que le passant de par son témoignage (sans doute y a-t-il aussi des facteurs conjecturaux) peut transmettre son parcours analytique comme analyste de l'École.

Bibliographie

NOMINÉ, B. « Inauguration du séminaire d'École du FPB, sur la Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI de J. Lacan », Barcelone, octobre 2009.

LACAN, J. « Proposition pour un analyste de l'École », 1967.

LACAN, J. « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », 1976.

LACAN, J. *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975.

SOLER, C. « Lalangue, traumatique », extrait des cours des 17 et 31 janvier 2007.

SOLER, C. « L'inconscient réel, conséquences pour la passe », Rendez-vous de São Paulo, 4 juillet 2008.

SOLER, C. « Les conséquences de l'acte, comment les reconnaître ? », Première Journée internationale de l'École (EPFCL), Buenos Aires, août 2009.

Béatrice GUITARD

La passe

J'ai rencontré deux passantes de façon à peu près simultanée – de novembre à janvier – puis deux cartels différents, ceux-là fort éloignés (l'un en janvier, l'autre en juillet). Je pointe tout de suite ce détail qui a son importance : il m'est apparu compliqué de témoigner dans un délai aussi long (six mois après le recueil du témoignage). La fraîcheur du souvenir s'était quelque peu fanée. Je ne suis pas sûre que l'effort nécessaire à sa réanimation n'ait pas eu quelques influences sur mon énoncé.

Si je l'évoque, c'est parce que cet écart est un effet du choix de notre école de donner à la passe une dimension internationale. La distance pour se réunir complique les choses. Par ailleurs, j'ai eu la chance de recevoir le témoignage d'une passante dont le français n'était pas la langue d'origine. C'est de cette rencontre avec la langue étrangère que je voudrais parler.

Elle était issue d'Amérique latine. En France depuis six ans au moment de son témoignage, elle avait acquis une bonne maîtrise de notre langue, qu'elle pratiquait correctement. Cependant, lui échappaient encore les nuances requises pour rendre compte des méandres et des trappes que convoque l'ics lors d'un parcours analytique. Pas facile en effet d'évoquer à la fois toutes les émotions-sensations qui ont jalonné de longues années d'analyse et les constructions progressives qui s'y rapportent. Déjà dans notre propre langue on peut y être à la peine.

De mon côté, je ne parle pas l'espagnol et ne suis pas familière du contexte culturel de l'Amérique du Sud. Un effort d'attention soutenu a donc été nécessaire des deux côtés. Nous sortions l'une et l'autre épuisées de ces rencontres (deux plus deux coups de fil). Néanmoins, c'est passé et bien passé. Je voudrais tenter de rendre compte de cela.

Le premier facteur tient à la personnalité de cette passante, femme très chaleureuse, extrêmement vive et spontanée. Le contact avec elle s'établissait facilement. Mais ce qui m'a frappée fut l'usage qu'elle faisait de son rapport à la langue étrangère, aux mots. Tout engagée dans ce qu'elle cherchait à transmettre, elle y mettait son entière énergie : « Il fallait que ça passe. » Quoi ? Son désir de dire, non seulement de me dire mais d'aller au plus près de sa vérité à elle, quitte à utiliser les mouvements du corps : gestes, mimiques. « Tu as compris ? – Heu... pas tout à fait sûre... – Bon, *ye* recommence... » Elle pratiquait le français correctement, je l'ai dit, mais avec un fort accent. Certains mots étaient difficiles à comprendre, certaines phrases pas toujours bien construites, des erreurs étaient commises dans le maniement des genres masculin et féminin... Devant mes perplexités ou mes incompréhensions, elle utilisait toutes sortes de moyens jusqu'à ce qu'elle soit sûre de s'être bien fait comprendre. Je sentais, de façon presque palpable, ce que dit Aharon Appelfeld dans son livre *Histoire d'une vie* : « L'effort pour affiner les mots de toute scorie, le désir de vous tendre quelque chose qui vient de l'intérieur. »

J'écoutais ses mots, son phrasé, comme on écoute de la poésie, avec le rythme – qui changeait selon l'émotion suscitée. Devant la butée sur un mot soudain impossible à retrouver en français, elle en cherchait plusieurs versions en espagnol ou tentait de

l'approcher dans une périphrase ou un mélange avec l'anglais. Cet ensemble a fini par donner une musique dont le chant récurrent est devenu peu à peu parfaitement identifiable.

Dans le temps ramassé de cette écoute un peu compliquée, il me fallait quitter les rives assurées de ma langue, celles des idiomes reconnus, accepter que certains mots, certaines expressions m'échappent. Un déchiffrement trop pointilleux aurait fait perdre la texture même du tissu de la chaîne signifiante. Mais, en même temps, j'étais travaillée par un souci de rigueur, attentive à la logique de son élaboration de savoir concernant l'ics comme à sa façon d'en construire l'énoncé.

Travail habituel de l'analyste, me direz-vous. Sauf que le passeur n'est pas dans la position de l'analyste et qu'il ne perd pas l'horizon de sa retransmission au cartel. Le temps lui est compté, si je puis dire, contrairement à celui d'une cure. Il y a une date, une échéance fixée, à l'issue de laquelle il devra rendre compte de son écoute.

Cela conduit à considérer de manière spécifique le rapport au temps. Il y a urgence. Côté passant, urgence à dire ; côté passeur, urgence à saisir l'os de la traversée dont on lui parle. Dans ce moment bref du temps de la passe, il est nécessaire – et compliqué – de tenir en même temps les deux assertions que Lacan donne du temps : le temps de la durée, du déroulement des choses, et celui de l'ics, qui n'est pas le même.

Le passeur, soucieux de reconstituer dans son témoignage une analyse, souvent étalée sur de longues années, tente d'en repérer les étapes, les phases. Il oriente son écoute dans ce sens, visant à être le plus fidèle possible. C'est ce qu'on attend de lui. Mais à côté, ou plus exactement dans l'ici et maintenant de la rencontre, il y a la dimension du temps de l'ics, qui repose sur la synchronie, le trait d'ouverture immédiatement refermé selon les rythmes de battement. Les manifestations de l'ics ne se prévoient ni ne se calculent, ça surgit... ou pas, dans l'analyse comme dans la passe. C'est aussi ce qui est attendu dans une expérience de ce type. On voit là tout le paradoxe d'une position d'écoute qui exige d'un côté une vigilance rationnelle et de l'autre un relâchement de l'attention formelle.

Dans l'après-coup, et en comparant mes deux expériences, deux écueils possibles me sont apparus.

Le temps de la durée peut l'emporter. Le passeur écoute attentivement ce qu'on lui raconte, il se laisse prendre par le sens, par l'histoire de cette analyse dont on lui relate le déroulé. Dans ce cas, c'est la « traduction » qui importe. J'emploie ce mot à dessein :

- il peut s'agir du désir consciencieux du passeur, soucieux de ne rien laisser au hasard et de rester au plus près du récit chronologique des événements de la cure pour qu'on « comprenne bien » ;

- il peut s'agir, plus prosaïquement, de la traduction au sens littéraire, quand un membre du cartel n'entend rien du tout à la langue française et qu'un collègue, en traducteur trop zélé, tient absolument à ce qu'il comprenne.

Petite parenthèse : nous avons fait le choix de l'international, pas celui de la tour de Babel. On peut s'étonner que les statuts, stipulant la nécessité de parler la même langue entre passant et passeur, ne précisent pas ce qu'il en est pour les membres du cartel.

Danger de coller à la traduction donc, celle qui serait susceptible de ne laisser aucune hésitation sur le sens. Or, nous le savons, ce ne sont pas forcément les mots qui sont signifiants, il peuvent, comme dit Lacan, faire collection dans le dictionnaire sans pour autant révéler l'essentiel pour le sujet.

L'accrochage excessif à la traduction – qu'elle soit sous forme d'un témoignage exhaustif ou de la transposition linguistique d'une langue à une autre – gomme le rythme,

les hésitations, les accrocs, les obscurités, tous ces éléments précieux que j'appellerai le souffle du discours, véritable marqueur du désir – celui du passant s'adressant au passeur comme celui du passeur s'adressant au cartel.

Prendre en considération les conditions d'écoute des effets de l'ics, d'un autre côté, ne va pas sans générer de l'angoisse. Accepter de lâcher sur le sens du récit comme sur la maîtrise des mots ou des phrases conduit à accepter de ne pas être « fidèle » et d'être alors de ce fait parasité par les représentations subjectives de ce qu'attend l'institution pour la nomination de ses futurs AE. Je pense à ce que Lacan pointe dans le Séminaire VIII sur la nécessité pour l'analyste « d'avoir toujours à sa portée un petit désir bien fourbi », cela pour ne pas être exposé à l'angoisse.

Dans la situation de passeur, favoriser l'écoute sur le versant « recording » pourrait effectivement être ce petit désir bien commode. Dans cette expérience si sensible qu'est la passe, il me semble que ce qui se gagne en fidélité du témoignage, de la compréhension se perd en potentiel de trouvaille. Ce point précis n'est pas sans lien me semble-t-il avec l'approche de la langue de Lacan. Pour ma part, j'ai mis beaucoup de temps à y consentir, trop occupée névrotiquement à la combattre comme à envier ceux qui y semblaient à l'aise. Sans cette attitude de consentement, on peut toujours parler le lacanien mais pas nécessairement se servir de la pensée de Lacan.

Je conclurai avec la passante dont j'ai évoqué la rencontre. Elle avait effectivement fait l'expérience d'une traversée analytique et sa vie en avait été changée. Qu'elle soit nommée AE ou non n'est pas la question ici. Ce sur quoi je voudrais insister, c'est à quel point la langue de la vérité est nouée au désir. La passante ne reculait pas devant sa vérité, devant une urgence pour elle et pour l'institution de transmettre en quoi l'expérience de l'analyse l'avait transformée, libérée, fût-ce au prix d'un risque de ratés dans l'échange.

Après nos rencontres, au moment de s'envoler vers l'étranger, elle m'a appelée plusieurs fois au téléphone. Je sentais chez elle le malaise de n'avoir pas pu dire comme elle le voulait, dans sa langue. On a beau avoir fait une analyse, l'angoisse ne disparaît pas.

Pour ma part, au sortir de ce moment d'expérience aussi intense qu'éprouvant, domine un curieux et agréable sentiment d'avoir inventé, trouvé en même temps qu'elle un arrangement des voies de passage de la parole. Non seulement il y a eu une rencontre authentique mais, au-delà des limites géographiques de la langue, quelque chose du nerf de la psychanalyse a pu se transmettre.

Si les fonctions d'analyste, de passeur et de membre du cartel sont différentes, un point leur est commun : celui d'une position nécessairement éthique. Tous sont intéressés par l'ICS. Or, je pense à ce passage du Séminaire XI où Lacan insiste : « Le statut de l'ics que je vous indique si fragile sur le plan ontique est *éthique*. Freud, dans sa soif de vérité dit : quoi qu'il en soit... il faut y aller [...] ¹. »

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 34.

Patricia DAHAN

Sur le vif

Je remercie Pascale Leray de m'avoir invitée à cette journée sur la passe. Depuis ma nomination très récente en tant qu'AE, c'est la première fois que je vais rendre compte de mon expérience de passe et de mon expérience d'analyse. C'est donc le moment d'une transition entre l'univers intime de la relation analysant-analyste et de la relation passant-passeur et une confrontation à un public élargi, qui m'amène à formuler de façon nouvelle ce cheminement qui va de l'analyse à la passe.

Je voudrais montrer aujourd'hui en quoi l'analyse est un moyen d'accéder à *lalangue*, au réel de l'inconscient, de quelle manière cela s'est produit dans mon analyse et ce qui a permis par cet accès à *lalangue* de délivrer le sens de mon symptôme.

Le moins que l'on puisse dire est que je ne me suis pas précipitée à faire la passe, même si après avoir terminé mon analyse il y avait pour moi une impatience à témoigner. Entre l'impatience de témoigner d'une expérience inédite et le désir de transmettre, un temps s'est écoulé. Un temps s'est écoulé pendant lequel beaucoup de choses encore ont changé et mon engagement dans la psychanalyse n'a pas cessé de se renforcer.

Je préciserai pour commencer qu'il y a eu pour moi grâce à l'analyse un avant et un après. Avant l'analyse, j'étais inhibée, effacée, angoissée, je sentais presque physiquement un poids sur mes épaules, le poids de la culpabilité ; il m'est arrivé dans mon analyse de comparer ce poids à une cape ou un manteau très lourd. Grâce à l'analyse, ce poids est tombé, je me suis engagée dans des activités dans lesquelles je ne m'étais jamais engagée auparavant, j'ai enseigné, j'ai osé me confronter aux autres dans des fonctions d'organisation, mon rapport aux autres a changé. Et je peux dire qu'après l'analyse de nouveaux effets se sont encore produits, à tel point que la question de la passe n'était pas ce qu'il y avait de plus urgent dans la mesure où je m'investissais dans de nombreux domaines dans lesquels j'étais jusque-là restée en retrait.

Pour moi, le temps de la cure se décompose en trois temps logiques, qui vont du début de l'analyse jusqu'à la passe. Un premier temps jusqu'à ce que l'élucidation d'un rêve fasse basculer le cours de mon analyse, un moment de passe à la suite duquel mon analyste m'a désignée comme passeur ; ce premier temps serait l'instant de voir, qui a duré plus qu'un instant : cinq bonnes années. Un deuxième temps d'une durée équivalente où il y a eu d'autres moments de passe et pendant lequel tout ce qui avait été dit dans la première partie de l'analyse et qui faisait mystère pour moi, comme un souvenir récurrent, des symptômes présents ou passés et bien d'autres choses encore, a été progressivement élucidé ; c'est le temps pour comprendre, qui a correspondu à un deuxième tour de l'analyse. Enfin, après avoir terminé l'analyse, le temps pour conclure et pour me présenter à la passe, qui a encore pris six années, pendant lesquelles, l'analyse ayant produit ses effets, je découvrais encore de nouvelles choses.

Avant de m'intéresser à la psychanalyse, ou du moins de m'y investir activement, j'étais engagée dans un autre champ, celui de l'économie et de la recherche en sciences sociales. J'avais donc fait tout un parcours avant de commencer mon analyse. C'est au moment où j'ai entendu parler du concept de *lalangue* que je me suis véritablement

investie dans la lecture des séminaires de Lacan, en commençant par les derniers avant même d'avoir assimilé la première partie de son enseignement.

Ce dont je voudrais vous parler aujourd'hui, c'est ce rapport entre mon analyse, ce qui s'est produit de déterminant dans mon analyse, et le concept de *lalangue*.

Je suis née dans une famille où on parlait plusieurs langues. Mes parents étaient de nationalité grecque et parlaient parfois grec entre eux, à la maison en famille on parlait le français et ma grand-mère qui vivait avec nous ne parlait ni le grec, ni le français, elle parlait en ladino, en judéo-espagnol, la langue que parlaient les Juifs avant de fuir l'Espagne au moment de l'Inquisition. Ma grand-mère s'adressait à moi dans cette langue et je lui répondais en français.

Jusqu'à l'âge de huit ans j'ai dormi dans la chambre de ma grand-mère et pendant les trois premiers mois de ma vie ma mère m'allaitait et elle et ma grand-mère s'occupaient beaucoup de moi. Le ladino était la langue maternelle de mes parents, ma mère et ma grand-mère se parlaient entre elles uniquement dans cette langue. Le judéo-espagnol est donc la langue dans laquelle j'ai baigné pendant les premiers mois de ma vie, ma *lalangue*. À la mort de ma grand-mère, je me suis rendu compte que j'étais très attachée à cette langue qui avait été transmise de génération en génération depuis le XV^e siècle, et avec la disparition de ma grand-mère cette transmission s'arrêtait, je ne la transmettrais pas à mes enfants. Ma mère me parlait en français, mais ses phrases étaient parsemées de mots, d'expressions ou de dictons en ladino.

Après plusieurs années d'analyse pendant lesquelles il me semblait que rien n'avait bougé, que rien de significatif n'avait changé pour moi, j'ai fait un rêve. L'interruption de la séance sur un mot des associations du rêve a produit un effet que je qualifierai de fulgurant. Ce mot pouvait résumer un petit souvenir d'enfance dont il avait été question tout au long de mon analyse, mais sur le moment je n'avais pas fait le lien. Ce qu'il y a eu de fulgurant, c'est que la coupure de la séance avait produit un effet de choc et qu'à ce signifiant du rêve j'ai immédiatement associé un autre signifiant de cette langue qui n'était plus du tout parlée dans mon environnement depuis une vingtaine d'années. Depuis la disparition de ma grand-mère, je n'entendais plus parler cette langue, ma mère utilisait de moins en moins d'expressions en judéo-espagnol et je m'en étais complètement détachée, du moins je le pensais. Mais ce signifiant de *lalangue*, surgi dans l'analyse, était une expression que ma mère utilisait souvent lorsque j'étais enfant et en l'évoquant je percevais toute la jouissance qu'il contenait lorsqu'elle le prononçait.

Les séances qui ont suivi m'ont permis d'associer sur une partie de mon histoire qui me semblait-il ne me concernait pas, quelque chose qui s'était passé avant ma naissance, et que j'avais à peine évoqué dans la première partie de mon analyse. Ce que l'analyse m'a permis de comprendre n'est pas tant que j'étais touchée par cette histoire qui me semblait ne pas me regarder, mais de quelle manière j'étais concernée par ce qui s'était produit avant ma naissance. Quelque chose qui avait à voir avec la mort.

Tout le monde a un rapport affectif avec la langue, tout le monde a baigné dans sa toute petite enfance dans un environnement où les sons, la langue, la façon dont elle a été parlée et entendue ont une saveur particulière ; ce n'est pas la langue de la culture, la langue de la communication, mais la langue des affects. Dans l'analyse, repérer cette *lalangue* n'est pas toujours évident, surtout lorsque l'idiome parlé à l'âge adulte, celui dans lequel on lit et on écrit, est le même que l'idiome de *lalangue* de notre enfance que l'on nous a appris à corriger, à transformer en langage – le langage, dit Lacan, est « une élucubration de savoir sur *lalangue* ». Lorsqu'une langue dans laquelle se sont constitués les

premiers rapports affectifs n'est pas la même que celle couramment utilisée par la suite, on peut plus facilement repérer dans l'analyse ce rapport à *lalangue* et l'accès à l'inconscient par *lalangue*, surtout lorsque cette langue n'est plus parlée depuis longtemps et même quasiment oubliée. Du point de vue de la transmission et donc de la passe, cela a été une façon pour moi de pouvoir témoigner de la fonction de *lalangue* dans mon expérience.

C'est dans *lalangue* que j'ai pu trouver l'explication de mon symptôme, c'est-à-dire du chiffrage de la lettre. Lacan définit la lettre comme le retour du refoulé. Le retour du refoulé depuis Freud, c'est le symptôme, mais dire que le symptôme est une lettre, c'est introduire la notion de réel, c'est dire que le symptôme n'a pas seulement une structure de métaphore, qu'il a aussi une dimension de jouissance. La lettre telle que Lacan la définit résume ces deux aspects du symptôme. La lettre n'est pas le signifiant, elle est seconde par rapport au signifiant, elle est le signifiant refoulé qui revient transformé ; de ce fait elle n'est pas directement lisible. La lettre comme *lalangue* ne sont pas du côté du sens, elles sont du côté du hors-sens, du côté de la jouissance. C'est cette dimension de jouissance qui a pu être atteinte dans mon analyse grâce à l'accès à *lalangue* et toucher le réel de mon symptôme, ce qui de jouissance a pu s'exprimer au-delà du déchiffage.

Si on admet l'équivalence entre lettre et symptôme, on peut dire que le symptôme en tant que formation de l'inconscient est à la fois structuré comme un langage et fait de *lalangue*, métaphore et jouissance. Aussi, comme l'indique Lacan dans « La troisième », s'il y a un chiffrage dans la lettre, cela nécessite de retourner à ce qui fait chiffre. Le symptôme est une énigme et on peut arriver à démêler l'énigme du symptôme en ayant accès à *lalangue* du patient. Or, pour moi, c'est dans la langue de ma prime enfance, langue presque oubliée au moment de mon analyse, que s'est constitué mon symptôme et c'est dans cette langue que j'ai pu trouver l'explication de celui-ci. Pour reprendre les termes de Lacan concernant la définition de l'énigme, on peut dire qu'il s'agit d'une énonciation dont on ne connaît pas l'énoncé.

Je serai certainement amenée à développer plus longuement cet aspect théorique mais pour terminer je dirai simplement que l'énoncé de cette énigme, je l'ai trouvé dans ce signifiant de *lalangue* : « svelta », que l'on pourrait traduire en français par « vive ». Le symptôme dans lequel se trouve le chiffrage de la lettre, en ce qui me concerne : inhibition, lenteur, effacement, en un mot manque de vivacité en est l'énonciation.

Janvier 2010.

Claire MONTGOBERT

Ce qui (ce) passe

« Expériences de passe » : j'ai choisi de témoigner de points qui ne résument pas toute l'expérience du passeur mais qui m'ont paru en marquer la particularité. Ce sont, tout d'abord, la singularité et l'inattendu de l'expérience, ensuite les effets de la passe sur le passeur.

Pour situer ce qu'est la passe et la position du passeur, je reprendrai deux extraits d'une intervention de Lacan au congrès de 1973 : « La passe [...] permet à quelqu'un qui pense qu'il peut être analyste, à quelqu'un qui est près de s'y autoriser, si même il ne s'y est pas déjà autorisé lui-même, de communiquer ce qui l'a fait se décider, ce qui l'a fait s'autoriser ainsi, et s'engager dans un discours dont il n'est certainement pas facile d'être le support, il me semble ¹. »

Concernant le passeur : « J'ai très précisément désiré éviter le retour aux vieux usages, [...] et que ce qui est essentiellement une expérience de celui qui vient s'y offrir, eh bien, il y ait quelqu'un qui justement ne soit pas là sur ses grands chevaux pour l'entendre, et c'est très justement ce en quoi les passeurs, j'avais demandé [...] qu'ils ne fussent choisis que parmi de tout nouveaux venus et choisis par qui ? par leur analyste, et comme je l'ai souligné, indépendamment du consentement du sujet lui-même [...]. Ce que nous attendons d'eux c'est un témoignage, c'est une transmission, une transmission d'une expérience [...]. »

L'effet de surprise

Le hasard a fait qu'à une semaine d'intervalle j'ai été tirée au sort par deux passantes. Et à chaque fois, lorsque la passante m'a appelée au téléphone, cela a été la même surprise : sans l'avoir su l'instant d'avant, on réalise qu'on le veut et qu'on va répondre oui. Cette offre qui était faite, d'être le passeur d'une autre que vous ne connaissez pas, je n'en avais pas rencontré d'équivalent. Avec comme effet la surprise, puis l'enthousiasme de contribuer à un dispositif dont vous savez qu'il concerne la fin de la cure et le passage de l'analysant à l'analyste.

Puis est venu le temps des questions.

Tout d'abord sur votre analyse ; vous n'avez pas été prévenu par votre analyste, et vous vous interrogez, non pas sur son acte, mais sur votre propre cure. Et là aussi il y a un effet d'enthousiasme qui n'est pas sans conséquences dans la cure.

Au temps suivant, c'est sur la passe que vous vous interrogez. La passe, vous en aviez entendu parler, mais cela ne vous concernait pas. C'était pour d'autres, bien plus avancés dans leur analyse et dans le savoir psychanalytique. Et d'un coup, vous voilà engagé dans un dispositif dont vous découvrez assez vite qu'il n'y a pas de mode d'emploi. Juste quelques points de repère : des rencontres avec la passante, puis un témoignage devant le cartel de la passe. Rien d'autre. Ni le nombre, ni le contenu des rencontres avec les passants ne sont définis à l'avance. C'est un dispositif livré à fois à la contingence – celle du tirage

1. Extrait de l'intervention de Jacques Lacan au congrès de l'École freudienne de Paris, novembre 1973, La Grande-Motte, séance de travail sur la passe (publiée dans les *Lettres de l'EFPP*, n° 15, juin 1975).

au sort – et au désir : celui du passant, le vôtre et, vous le découvrirez à la fin, celui du cartel.

La singularité des rencontres

Chacune des deux passes a été singulière, tant du côté des rencontres avec les passantes que du côté de celles avec les deux cartels de la passe.

Du côté des rencontres avec les passantes, et au-delà de la différence dans le style, dans le nombre et la durée des rencontres, il faut en souligner le trait commun : l'effort des passantes pour transmettre, pour « faire passer » ce qui avait été déterminant dans leur fin d'analyse. Il s'agissait pour elles d'explicitier un point crucial qui avait constitué un virage dans leur analyse, point à partir duquel elles pouvaient préciser un changement dans leur position. Sans dévoiler le contenu de ce qui a été entendu, le moment crucial a mis en jeu pour l'une d'elles le réel de la langue – en un seul mot – et pour l'autre la rencontre avec le hors-sens.

La singularité de la position de passeur

Singularité des rencontres avec les passantes, mais aussi singularité de la position de passeur. Pour le passeur, en effet, la situation ne correspond à aucune expérience à laquelle il puisse se référer, ni dans sa propre cure, ni même ailleurs. Dans cette situation, il m'est apparu que le seul choix possible était de se laisser guider par le récit de la passante, afin d'en recueillir les dires.

Pour chacune des deux passantes, la première rencontre s'est déroulée sur le mode du récit. Ce qui est inattendu pour le passeur, c'est que d'emblée, dès les premières minutes de cette première rencontre, la passante lui livre ce qu'a été son expérience d'analysante, amenant ce qui avait été, pour elle, essentiel dans le parcours de sa cure. Il y a eu là un certain effet de sidération, rapidement supplanté par l'intensité de l'attention que vous prêtez à l'énonciation dont vous êtes le témoin – et le scribe, car vous prenez des notes. Mais cette position de témoin n'est pas celle d'une écoute passive : vous faites préciser et vous interrogez les points qui vous semblent imprécis ou énigmatiques, vous validez avec la passante l'articulation de ses énoncés. Pour les deux passes, cette première rencontre m'a laissé une impression profonde que j'attribue après coup à la mise en acte, à la rencontre entre deux désirs, celui de la passante et celui du passeur : le désir de transmettre.

Avec une passante, les rencontres suivantes sont venues préciser et compléter ce qui avait été dit la première fois. L'autre passante a apporté des éléments nouveaux dont l'importance ne s'est révélée au passeur que lors du témoignage devant le cartel.

Se laisser guider par la parole des passantes, ce n'est pas établir un récit des entretiens, ni même de la cure. À partir des énoncés, il s'agissait de dégager les moments-clés de l'analyse et d'en préciser les effets, de relever les changements sur la position de l'analysante. C'est un travail à deux, entre la passante et le passeur, qui s'est élaboré au cours des rencontres.

Les difficultés du passeur

Pour le passeur, cela ne s'est pas fait sans moments de perplexité. Au cours des entretiens, il y a des moments où vous ne comprenez pas. L'énoncé reste énigmatique, comme une langue étrangère dont vous comprenez chacun des mots mais qui ne font pas sens. Vous ne comprenez pas. Alors, vous poussez le questionnement, vous y revenez à la

rencontre suivante, jusqu'à arriver à un énoncé que vous validez avec la passante. Ces moments de difficulté sont survenus dans les deux passes, et à chaque fois sur ce que la passante présentait comme un point de certitude pour elle et qui faisait énigme pour le passeur. Le fait de savoir qu'il y avait un autre passeur m'a permis de poursuivre ce travail d'élucidation au-delà de ces points d'achoppement ; ce qui n'avait pu être saisi avec ce passeur-là le serait peut-être avec l'autre...

Puis, et cela a été un autre effet de surprise, lors du témoignage devant le cartel, ces difficultés sont apparues comme des composantes de la transmission.

Le témoignage devant le cartel de la passe

J'ai témoigné devant deux cartels très différents quant à leur style. Mais ce qui m'a marqué, c'est l'attention des membres du cartel, attention tournée vers une finalité, que j'ai interprétée comme celle de vérifier la passe.

Confrontée à la difficulté de restituer en peu de temps l'essentiel de plusieurs heures d'entretien, j'avais fait le choix de structurer mon témoignage en articulant les points-clés du parcours analytique des passantes. Cela avait abouti à la rédaction d'un texte sur lequel je comptais m'appuyer dans la rencontre avec le cartel. En pratique, les questions du cartel m'ont amenée à sortir du fil de ce que j'avais préparé, pour aller chercher dans le détail des énoncés que j'avais pris en note mais que je n'avais pas retenus dans le texte que j'avais préparé.

L'expérience a été très différente d'un cartel à l'autre.

Pour l'une des passes, les questions du cartel sont allées interroger ce qui m'avait échappé, ce qui faisait trou dans le témoignage, avec l'inattendu d'une transmission qui s'est alors opérée à mon insu, à partir d'équivoques que je n'avais pas relevées lors des entretiens avec la passante. D'une certaine façon, la passante m'avait « imposé » son symptôme.

Pour l'autre passe, la rencontre a essentiellement consisté à préciser des points que le cartel avait déjà vus avec le premier passeur. C'est en revenant au détail des entretiens, et en précisant les énoncés, que s'est dessiné le singulier de la fin de l'analyse.

Ce que j'en retiens de plus saisissant est ceci : la rencontre avec les cartels a été une expérience où « ce qui passe », ce qui est transmis, n'est pas tant ce qui avait été préparé que l'inattendu d'un savoir extrait par les questions du cartel.

Les effets sur le passeur

Ces rencontres ont eu aussi des effets sur ma propre cure. L'expérience vous interpelle et vous atteint aussi dans votre inconscient. Cela s'est traduit pour moi tout d'abord par une ouverture nouvelle à l'équivoque de la langue – bien que le témoignage avec un des cartels ait montré que j'étais passée à côté de points d'équivoque majeurs.

Ensuite, ce qui avait été entr'aperçu d'un au-delà du point où j'en étais dans ma propre cure m'a confrontée à un point d'horreur, comme une étrangeté radicale que j'avais à affronter. « Je ne m'y retrouvais pas. » Ne pas s'y retrouver : ne pas pouvoir s'identifier à cette étrangeté radicale, mais aussi ne pas pouvoir-vouloir s'en approcher. La mise au travail qui s'en est suivie dans la cure a permis de franchir ce que je pense être un moment de passe, ébranlant un fantasme de maîtrise.

Conclusion

Pour conclure, je préciserai que les deux passes dont j'ai eu à témoigner n'ont pas donné lieu à nomination. Mais je tiens aussi à signaler que les deux passantes, lors de la dernière rencontre, m'ont fait part de leur satisfaction d'avoir fait la passe et m'ont dit que c'était important pour elles, quelle que soit la décision du cartel sur la nomination.

Satisfaction et importance de l'expérience pour le passeur également, ce qui l'amène à poser la question de sa propre passe.

Sur la question de la nomination, je fais le lien avec un autre passage de l'intervention de Lacan à ce même congrès, où est dit, à propos de la passe, que « le résultat est quelque chose de tout à fait nouveau, quelque chose qui, chez aucun de ceux qui s'y sont présentés, n'a été sans effet, des effets qui sont peut-être des dégâts, après tout, pourquoi pas ? Mais des dégâts, chacun sait que, tels que nous sommes foutus, nous autres de l'espèce humaine, les dégâts c'est ce qui peut nous arriver de mieux ».

Pour le passeur, cela n'a pas été sans effets, et je tiens à en remercier l'École, les passantes, l'analyste qui m'a désignée et les membres des cartels.

Pascale LERAY

L'ouverture vers une nouvelle satisfaction

Je vais vous parler aujourd'hui de ce qui, pour l'avoir éprouvé, fait l'irremplaçable de la passe : le témoignage de la passe est une expérience qui se traverse et qui provoque des effets subjectifs nouveaux, des effets sur la fin de la cure, fin entendue ici comme conclusion. Que ces effets touchant à la finalité de l'analyse puissent donner lieu, comme c'est le cas aujourd'hui, à une expérience de transmission ouverte à notre communauté, cela fait du réel d'une analyse une question d'École.

Que pourrais-je dire, au plus juste, de ces effets, sinon qu'ils mettent en jeu un dire, un dire propre à la passe, un dire appuyé aux impossibles, auxquels se heurte le parlêtre dans la cure. Faire la passe mobilise le dire qui peut répondre de la rencontre avec chaque impossible qu'une analyse fait advenir. La vie, v.i.e., j'en parlerai plus loin, fait partie de ces impossibles.

L'expérience de la passe révèle par la portée de son dire qu'elle va au-delà de l'instant de la passe dans la cure, la décision de mettre en jeu cette passe dans le témoignage est suscitée par le fait que, s'il n'y a pas d'Autre pour savoir à sa place, *il n'y a pas non plus d'Autre pour l'acte*.

La passe est impulsée par une certitude, de toucher à une limite, limite du symbolique rencontrée au cœur de la parole analysante, *mais une limite qui paradoxalement est une ouverture*, à ce qui fait la part la plus singulière de l'inconscient, nouée au réel, celle qui se soutient de l'extraction de la lettre, mais ouverture aussi du dire qui participe au nouveau nouage de l'inconscient en tant qu'il touche au réel du symptôme de fin d'analyse. Puis surtout, pour ce qui en est l'essentiel, il se dégage de *cette expérience des limites* un nouveau désir à l'égard du savoir, parce que ce qui a changé, c'est le rapport à l'Autre, cet Autre qui ne détient plus ce savoir qui manque au sujet, et le trou qui l'altère ouvre à ce qui dans le savoir présente une part d'altérité, qui se dégage sur fond de castration.

Faire la passe est cette tentative de témoigner des effets de ce réel dont les effractions ont bouleversé le rapport de l'analysant au savoir, jusqu'à cet effet majeur, celui de la destitution subjective. Destitution qui fait passe, mais qui n'est cependant pas encore ce qui signe la fin de la cure.

L'expérience de la destitution dans la passe est liée à cette vérité qu'il y a un réel qui ne passe pas au savoir et qui destitue le sujet supposé au savoir, ce qui fait de la passe une coupure atteignant à la répétition en jeu dans la demande d'être qui court sous la demande de savoir. Mais cette destitution qui suscite la décision d'aller témoigner n'est pas encore à même de défaire le couple analysant-analyste. Il y a un reste et son devenir.

Ce qui donne alors à la passe effectuée la portée conclusive de l'analyse est effet d'après coup du témoignage, en tant que celui-ci fait porter à conséquence cette destitution dans le lien de l'analysant à l'analyste : c'est là l'effet du dire de la parole passante auprès des passeurs, parole se détachant de ce qui fut son rapport amoureux à la vérité, cette vérité menteuse au regard du réel, et qui cesse de faire de l'analyse une entreprise

infinie de déchiffrement. « Ce dire n'est véritable qu'en tant qu'il fait limite à la portée de la vérité ¹. »

Le témoignage de la passe cherche à dire quelque chose, c'est là son point vif, touchant à la limite de ce qui peut se transmettre, et qui en fait son réel. Mais ce réel qui centre la parole du passant n'est pas seulement l'impossible à dire que la cure a produit, c'est aussi celui du nouage que va faire le dire avec le trou dans le savoir. Ce dire du nœud, Lacan nous dit qu'il est « de l'ordre de l'évènement ² ». C'est ce dire de la passe qui refait le nœud du parlêtre à partir des trous du réel dans l'analyse, et qui articule dans le témoignage ces trouvailles inoubliables qui furent les moments de passe dans la cure. C'est aussi cette *dimension du dire* qui a secouru l'analysant, quand son analyse l'a fait entrer dans la passe et qu'il s'est trouvé, démuni, dans la détresse, confronté au trou de l'innommable, à ce trou dans l'Autre, ce « traumatisme », nous dit Lacan, qui se fonde de l'impossible du rapport sexuel.

Dans le témoignage, émerge l'écriture de ces petits bouts de savoir qui ont fait bord à ce réel traumatique, d'une façon à chaque fois inédite. « L'écrit est appelé par ce qui reste insaisissable dans la parole ³ », nous dit Colette Soler. La passe dégage ce qu'il y a d'écriture singulière dans chaque témoignage et pourtant valant pour d'autres que le passant, impliquant alors qu'à travers cette singularité quelque chose dans le savoir analytique de la structure soit touché. C'est ce qui peut s'entendre alors dans la transmission au cartel de la passe par le passeur, réceptif au dire passant.

Que ce réel abordé soit celui du trou dans l'Autre, faille dans le savoir, castration réelle ou bien réel bouchon de l'impossible, ce réel du hors-sens, comme l'a relevé Colette Soler, ne change rien au fait que, pour atteindre à ces extrémités de la cure, ces bords de l'impossible à subjectiver, l'analysant n'a pas d'autre recours que celui qui lui viendra du dire au creux des dits. Il nous revient de spécifier ce dire qui fait signe du réel dans la passe.

C'est en ce point qu'il est important de situer ce qui fut surprise saisissante dans la cure, là où la dimension de ce savoir, ce n'est pas le désir qui y préside, c'est d'abord l'horreur, comme nous l'a dit Lacan. S'il y a un désir de savoir dont la passe peut rendre compte, il est ce qui résulte d'une épreuve éthique où cette horreur de savoir a été affrontée dans la cure. C'est de là que l'analyste, de l'avoir cernée dans sa cure, pourra faire avec une autre qui lui est liée, l'horreur de l'acte. Si la première, l'horreur de savoir, concerne ce trou qui fait le réel du sexuel, l'horreur de l'acte analytique concerne, pour être surmontée, le rapport à cette place du désêtre que l'analyste doit rejoindre, dans son acte, ce qui nécessite un désir spécifique. Cette horreur-là est liée au fait que ce que l'analyste supporte dans son acte se fait de la place d'un semblant de l'objet qui, lui, est réel.

Pour se tenir à cette place de l'analyste, celle de son désir spécifique, l'expérience de la castration qui y conduit n'y est pas seule suffisante, car comment serait-il possible de soutenir ce rapport à l'impossible réel pour d'autres s'il n'y avait pas eu ouverture à une nouvelle satisfaction, liée à ce qui fait nouveauté dans la parole analysante, à partir de ce qui ne peut pas passer au savoir, à ce qui en est le reste actif ? En lien avec ce nouvel affect, ce que la passe peut opérer dans l'après-coup du témoignage, c'est une autre séparation, issue du deuil de l'objet *a* supporté par l'analyste, et c'est elle qui déterminera le destin de ce reste, de cet objet *a*, dans le désir de l'analyste.

1. J. Lacan, *Les non dupes errent*, séminaire inédit, p. 97.

2. *Ibid.*, p. 60.

3. C. Soler, *L'inconscient, qu'est-ce que c'est ?*, Cours 2007-2008.

Une chose est de faire l'expérience de la séparation d'avec l'Autre qui structurellement manque à répondre à la question de l'être, autre chose est cette mutation subjective qui fait l'analyste, qui le produit, par l'objet *a*.

Se lancer à témoigner de sa passe est déjà une façon de trancher dans le vif de la perte, perte de la consistance donnée à cet objet *a*, consistance qui dure longtemps dans la cure parce qu'elle est liée au fait que cet objet *a*, pur manque, pourtant s'imagine, « avec ce qu'on peut, nous dit Lacan, à savoir avec ce qui se suce, ce qui se chie, ce qui fait le regard, ce qui dompte le regard, et puis et puis la voix ⁴ ». Cette perte dans la passe peut faire séparation d'avec l'analyste comme cause du désir, même si ce n'est pas immédiat. Séparer, c'est lâcher cette satisfaction dans l'analyse, celle qui gîte dans le « là où ça parle, ça jouit et ça ne sait rien ⁵ ».

Se dé-fixer de cet être de jouissance rend alors actif cet objet *a*, sans essence, comme objet logique de ce qui cause le désir de savoir. Mais l'effet ultime de l'expérience de la passe est celui qui provoque le passage de l'analyste au désêtre : la conséquence n'est pas des moindres, c'est celle qui peut amener le passant à soutenir, en tant qu'analyste, le réel de la psychanalyse, avec le reste qui l'anime ou qu'il anime. C'est aussi ce désêtre, impossible sans le désir de l'analyste dont l'affect est d'enthousiasme après le deuil, qui change le rapport aux impossibles de structure et aux rencontres toujours contingentes avec le réel de la vie et de la psychanalyse.

Être à la hauteur de la vie, avais-je déjà avancé, comme effet de la passe, de cette vie dans ce qu'elle a de réel, c'est-à-dire de ce qui n'a pas de sens, de ce qu'il y a en elle de radicalement inassimilable au signifiant et qui est l'existence singulière du sujet.

Lacan le dit ainsi : ce sujet, « pourquoi est-il là, d'où sort-il, que fait-il là, pourquoi va-t-il disparaître, le signifiant est incapable de lui donner la réponse, pour la bonne raison qu'il le met justement au-delà de la mort ⁶ ». La vie alors, au terme de l'analyse, est aussi pour une part au principe de ce qui troue le symbolique, qui en fait le réel mystérieux, et si c'est une vie portée à l'ex-sistence, c'est qu'elle est réorientée par le *désir de savoir*. Celui-ci émerge dans la passe, mais il n'est pas sans lien avec l'acte de l'analyste dans la cure, ayant fait signe qu'il ne le possédait pas, ce savoir de l'être du désir, en en soutenant le désêtre. Cette question du désêtre, Lacan la situe au cœur même de la passe : « Ce désêtre [...] c'est la question de savoir comment la passe peut l'affronter ⁷. »

Cela me fait revenir à ce qui a ouvert à la conclusion de ma cure, à sa fin. Quelques mois après le témoignage de ma passe, surgit ce rêve : « L'analysante s'avance vers une colonne de style antique, et ce qui attire son regard, c'est une petite forme au sommet de celle-ci, un petit oiseau sculpté sur cette colonne, et comme elle s'approche de celle-ci, elle entr'aperçoit subitement qu'elle est au bord d'un précipice. Prise de vertige, elle s'accroche à cette colonne. Mais de façon inattendue, c'est celle-ci qui en se rabattant sur le sol la fait tomber par terre. »

Il y a une équivoque au cœur de ce rêve, car surgit contre toute vraisemblance que ce qui fait tomber l'analysante est non pas l'abîme du vide, mais la mise à terre de la parade à laquelle elle s'accrochait. Se trouve mis à plat le reste de son identification phallique, illusion narcissique qui déchoit, mais il y a aussi cet objet, ce drôle d'oiseau, qui se trouve entraîné dans la chute alors qu'il avait capturé son regard jusqu'à l'amener au bord du

4. J. Lacan, *Les non dupes errent*, op. cit., p. 167.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 95.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 202.

7. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 274.

vide. Ce qui choit, c'est cet être de regard qui captivait l'analysante, depuis longtemps, lorsque enfant elle entendait, affectueusement, de la bouche de celui qui la prenait en photo : « Regarde, le petit oiseau va sortir. »

L'effet de réel ressortant de ce rêve sépare l'objet *a* de la castration imaginaire par laquelle l'analysante se cramponnait au couple analysant-analyste. Si cet effet ouvre sur la conclusion, c'est en confrontant au désêtre de l'analyste, dans ce décolllement de l'objet *a* d'avec l'Autre en tant qu'il est barré : c'est ce qui a fait désêtre l'analyste qui permettra plus tard de s'en séparer comme partenaire de l'expérience.

« L'analyste [est] celui qui supporte de n'être que ce reste, ce reste de la chose chue », nous dit Lacan⁸. La fin de l'analyse, c'est d'avoir été touché par cette position du désêtre auquel est voué l'analyste et alors d'en réaliser l'effet. Si celui qui s'autorise reconduit alors pour d'autres l'investiture du sujet supposé savoir, sa passe comme expérience lui aura fait saisir en quoi il n'y a d'acte analytique qu'à se faire le support de ce reste lié à la chute du sujet supposé savoir.

L'expérience de la passe est gouvernée par le S de grand A barré, mais elle l'est aussi par l'objet *a*, ce reste en place de réel. Ils se situent tous les deux du côté femme dans l'écriture du tableau de la sexuation. Cela ne veut pas dire que la passe se prête plus au dire des êtres sexués femmes ; cela situe cette passe comme expérience d'un réel, celle qui fait l'analyste pas-tout sachant, dans son ouverture à l'hétéros. De là m'est venue l'idée qu'on pourrait écrire le « la » de la passe, en tant qu'expérience, comme étant lui aussi, pourquoi pas, un « la » barré, en référence à celui qui atteint le « la » de la femme, celui de la vérité aussi, chacun de ces différents « la » que la psychanalyse met à l'épreuve du réel. Cela exclurait d'en faire un modèle, juste une façon de situer cette expérience où s'éprouve l'altérité inventive de la psychanalyse.

Toulouse, le 14 janvier 2010.

8. J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, p. 87.

Albert NGUYÊN

Expériences de passe

Faire la passe, c'est parler de sa vie et de ce que l'analyse y a introduit comme changements, comme bouleversements. La passe consiste non pas tant à vérifier la théorie analytique sur la fin de l'analyse qu'à donner des indications précises qui portent sur ces mutations et leurs effets.

Je vais évoquer, dans le temps qui m'est imparti, deux points à partir de l'expérience. Le premier concerne directement le cartel pris sous l'angle de l'affect de cartel et le second, qui fera écho au texte que Michel Bousseyroux a présenté au séminaire de l'EPFCL, interrogera le savoir dans la passe, sous l'angle du savoir inédit, ce qui pourrait s'appeler : la passe à lalangue.

En proposant cette journée, sans doute avons-nous parié sur un certain élan. Il y a toujours quelque « élangue », pour reprendre le terme que Lacan a emprunté à Philippe Sollers, à manier lalangue. Et l'élan qui fait élanguer consonne avec élaguage, voire élangage, si on y entend qu'il s'agit peu ou prou de dépouiller, de dénuder le langage du sens, et jusqu'à l'os, c'est-à-dire jusqu'à la lettre et sa jouissance. Comment cette jouissance qui reste comme résultat de l'opération analytique est-elle transmise au cartel ? Je propose d'entendre là un effet d'affect que les témoignages des passeurs transmettent, car, vous l'aurez noté, pas de fin d'analyse sans que l'affect soit convoqué.

Le plus probable – c'est ce que l'expérience m'a montré –, c'est que le passeur ait été touché par l'affect de fin du passant (satisfaction, enthousiasme, dépression, légèreté ou le contraire, par exemple) et qu'il fasse passer cet affect au cartel : par exemple, un *Witz* peut déclencher le rire dans le cartel, une construction par trop ficelée et désaffectée peut faire monter l'ennui, la dépression finale peut faire flotter un brin de tristesse, mais, *a contrario*, un désir affirmé peut faire surgir dans le cartel un désir de savoir. La fin de l'analyse n'est pas une sinécure et tel sujet peut terminer, pourquoi pas, dans une certaine souffrance, une honte irréductible, voire une certaine horreur de ce qui s'est dévoilé dans la cure, ou encore la haine. Pourquoi cela ne générerait-il pas l'angoisse dans le cartel ? Et pourquoi pas aussi la colère devant un témoignage désinvolte ou par trop interprétatif d'un passeur ?

Un cartel de la passe n'est pas une réunion de sages impavides qui entendraient tout sans broncher, bien au contraire, plutôt une structure dont chaque membre est animé du désir de l'analyste, qui comme chacun sait n'est pas un désir pur.

L'affect qui passe au cartel n'entraîne pas forcément l'adhésion et l'identification du cartel à cet affect. Et au fond, c'est l'affect de « gay savoir » qui peut bien être l'affect fondamental du cartel, qui veut en savoir plus sur ce qui s'est passé, sur ce qui est passé de réel, dénoué, bouclé, ouvert.

Le gay savoir s'accompagne, je dirais, inévitablement d'une satisfaction, au moins celle de nommer un AE, mais plus radicalement satisfaction d'avoir appris quelque chose de neuf sur l'analyse : le savoir inédit, savoir d'un seul, est alors un savoir qui est dit, qui est passé. C'est ce qui fait que, sur un bord, la passe consiste à vérifier, à authentifier le passage à l'analyste, ce qui veut dire à mon sens que le repérage de la castration est effectif, que

l'exploration faite dans l'analyse de la vie amoureuse a permis d'« expérier » le réel du sexe, et que, sur un autre bord, la passe doit donner des indications sur le destin du symptôme et la jouissance résiduelle qui lui reste attachée.

Je sais qu'il a été parlé de déception du cartel, il me paraît urgent de dire qu'elle est liée non pas tant à la qualité des témoignages, encore que ce soit possible, qu'à une déception portant sur l'efficacité de l'analyse et des analystes : il est vrai et constatable qu'il existe parfois un écart considérable entre ce qui se véhicule de théorie sur la passe et donc ce qui est attendu d'un passant et les témoignages transmis : un témoignage embrouillé, où les moments cruciaux brillent par leur absence et qui se limite à reconstruire l'histoire, la biographie du sujet, forcément déçoit, et les passeurs ne sont pas responsables de ce que le passant leur dit. *A contrario*, il y a des témoignages qui forcent – j'emploie à dessein le verbe forcer – l'admiration ou en tout cas l'écoute du cartel, et incident sur la décision et la nomination.

Plus qu'une démonstration, le témoignage peut être une monstration, et de quoi ? Des conséquences pour l'analysant des rencontres avec le réel, spécialement dans la sphère sexuelle, mais aussi dans le champ de la mort et du deuil. J'ai avancé à Paris aux journées sur la religion l'expression « traversée de la mort », je la rappelle ici parce qu'il n'y a pas de vivre à proprement parler sans cette expérience, ce qui implique non pas de continuer dans une profonde tristesse mais de tirer les conséquences de ce savoir-là.

Je viens à mon second point : la passe à la langue, ou si vous préférez l'enquête du savoir inédit. Enquête là aussi à rapporter au cartel. La question est celle de la mise en commun du savoir inédit. Comment l'invention d'un seul peut-elle venir à concerner, à passer chez d'autres, nommément les membres du cartel ?

L'invention est sous la commande de l'inconscient réel qui la produit et modifie le réel. Il me semble qu'il y a une tension, voire une opposition, une contradiction entre l'identification au symptôme et l'inconscient réel : si d'un côté on a un irréductible avec l'identification au symptôme, jouissance incurable qui aide à vivre mais qui est en quelque sorte fixée, de l'autre côté on a aussi un irréductible, mais au sens de rebelle, soit l'inconscient réel qui ne se limite pas à la lettre qui fixe le symptôme.

Lacan posait la question : comment la langue vient-elle à précipiter dans la lettre ? Y aurait-il là un mi-s-taire, comme j'ai pu l'indiquer à Paris, mi-s-taire qui se noue à un mi-dire et un mi-dieu et qui a l'avantage de donner une indication en provenance de l'inconscient réel ? Cet inconscient réel, c'est lui qui fait le sujet venir d'une autre planète que celle qu'il croit habiter : il y a du savoir sans sujet, c'est sans doute plus difficile à admettre que la formule « il n'y a pas d'Autre de l'Autre ».

Je formule donc l'hypothèse que ce que produit – et ce que produira – l'inconscient réel après l'analyse va au-delà de ce qui a pu cristalliser de l'effet de la langue dans la lettre du symptôme, et par là même on peut conjecturer que ces brins de jouissance « à venir » peuvent bouger l'identification au symptôme.

Sans doute que dans les cas qui donnent lieu à nomination le cartel doit pouvoir apercevoir par quelle opération en cours de cure le symptôme s'est réduit à une lettre, mais sans oublier qu'à cette identification – et c'est bien là l'empan du vivre – viendront s'ajouter les effets incalculables, imprédictibles de l'inconscient réel, d'un réel qui ne manquera pas de venir frapper à la porte ou aux volets. Qu'est-ce qui peut en faire preuve ? Il me semble qu'on peut dire l'évidence suivante : après l'analyse, la vie continue, et avec la vie, celle de l'inconscient et celle du langage.

De même, la doctrine de la fin de l'analyse n'est pas fixée : il faut se rappeler que, si à une époque la traversée du fantasme, voire son compactage, a pu valoir comme fin d'analyse, l'identification au symptôme a pris ensuite le relais. Le repérage des effets de lalangue qui produisent ce que M. Bousseyroux a très heureusement nommé « la passe poématique », dont nous pourrions discuter la distinction d'avec la passe poétique, passe poématique dont à mon sens témoignent aussi bien le « Poordjeli » de Leclair que « l'étrou » de Là-quand. Le *Witz* aussi nous met sur la voie de l'inconscient réel (le lapsus aussi), et sans doute le cartel peut-il être spécialement attentif à ce savoir que véhiculent *Witz* ou lapsus.

Je conclus. Je propose de retenir trois formes de passe, d'ailleurs non exclusives les unes des autres : la passe au réel (impossible), la passe à l'affect (sinthome) et la passe à lalangue (écriture du poème qu'est le passant lui-même).

Qu'est-ce que les analystes lacaniens peuvent entendre, supporter des dernières propositions de Lacan, pas tant du côté du langage que de lalangue et de ses effets sur le savoir et sur la jouissance, comment peuvent-ils s'orienter sur cette « étrou-vaille poématique » qui seule fait solution singulière au mur de l'impossible rapport d'abord, puis solution collective au niveau du dispositif de la passe et de l'École ? Je ne vois pas de meilleure voie pour marquer la préférence qu'il convient d'accorder au réveil sur le rêve.

Lydie GRANDET

Une expérience qui dé-passe

Cette journée étant placée sous le signe du témoignage, j'ai été invitée à y contribuer en qualité de passeur. Le passeur a pour tâche de témoigner auprès du cartel de la passe de ce qu'il a entendu du passant ; il ne peut pas en être de même ici, aujourd'hui. Je vais donc essayer de témoigner de mon expérience de passeur au plus près de ce que j'ai pu y éprouver et de ses effets pour moi.

Passants, passeurs, cartels, mais pas seulement, j'ajouterai volontiers l'analyste du passant et les analystes des passeurs, il y a là un nouage qui fait école, qui fait l'école, et je dois dire, aujourd'hui encore plus après cette expérience, que je ne saisis pas comment on peut concevoir une école de psychanalyse sans la passe, et, plus encore, comment on peut mettre en pratique la procédure de la passe hors l'école de psychanalyse !

La psychanalyse n'est vivante qu'à la mesure de ceux qui l'exercent ; l'école de psychanalyse est là pour soutenir, pour accueillir ce que j'appellerai « le souffle de la passe », souffle qui fait l'école vivante, souffle qui fait écho à ce que Lacan disait de l'in-vent-ion en fin de cure... Pour qu'une flamme se maintienne, il y faut des appels d'air, qui ne sont que courants d'air s'il n'y a plus de flamme... C'est ici sans doute que se loge le transfert de travail, qui fait écho à la trouvaille, au trou qui vaille...

J'ai donc appris par l'appel téléphonique d'un passant que j'avais été désignée passeur : « J'ai tiré au sort votre nom ! » m'a-t-on dit en riant, que j'ai entendu comme « C'est sur vous que c'est tombé ! ». Je l'ai reçu en pensant : « C'est donc le moment », point qui me renvoyait à des choses que j'avais pu supposer dans et de ma cure, mais desquelles évidemment l'analyste n'avait rien dit : il avait fait. Si le hasard du tirage au sort m'éclairait sur ce point, j'étais surtout sensible à la dimension d'appel de l'école et au sentiment d'appartenir à une communauté qui comptait avec moi : un « alea jacta est », ou (dans ma langue) « es atal », « c'est ainsi », et l'idée ne m'est pas venue de reculer : plutôt un « quand il faut y aller, faut y aller ».

Des rencontres avec ce passant, moments inauguraux puisque c'était la première fois tant pour lui que pour moi, je restais perplexe : sa façon de présenter sa cure et les points extraits ne faisaient pas résonance pour moi ; j'étais saisie d'un doute : « Et si l'analyste s'était trompé en me désignant comme passeur ? » En effet, soit je n'étais pas à la hauteur de ma tâche, soit le passant n'était pas dans un moment de passe ; cependant, son analyste et le secrétariat de la passe l'avaient encouragé : je prenais donc appui sur l'École et j'étais tentée de conclure à une incapacité de mon côté. Évidemment, je ne savais rien de l'autre passeur, dont j'ignorais le nom, et j'étais vraiment dans l'embarras. Ma tâche de passeur me renvoyait à une solitude lourde et cette charge m'accablait : dans l'après-coup, je peux témoigner du soulagement éprouvé, du sentiment de légèreté qui m'a saisie sitôt après avoir rencontré le cartel de la passe auprès duquel des points s'éclairaient ! J'ai alors mesuré combien depuis des mois j'étais « plombée » par cette fonction et peut-être ce témoignage. Pour tenter de m'y repérer un peu et de m'alléger, j'avais fait le choix à mi-parcours de faire appel à un ex-AE pour lui faire part de mon embarras et je le remercie de l'accueil qu'il a su me témoigner ; c'était pour moi une façon de faire appel à l'École.

C'est à dessein que je n'ai pas abordé ces questions avec mon analyste : je considérais que lui aussi était dans cette passe et je lui sais gré de sa discrétion, pour privilégier la dimension d'expérience et ses effets dans la cure.

J'ai eu la chance de rencontrer plusieurs passants. L'un d'entre eux était de langue espagnole, bien que parlant un peu le français. Pour apporter ma contribution aux échanges de la matinée sur cette question, je dirai simplement que, lors de notre première rencontre, je me suis surprise à lui répondre spontanément dans sa langue.

Je voudrais dire que chaque expérience est singulière et qu'elle confronte chaque fois à des points qui ont trait à l'intime, du passant – sans doute – mais du passeur aussi bien ! Il y a, dans les témoignages des analysants qui se présentent à la passe, des points qui font écho au passeur, entendez écho comme une voix sans sujet qui résonne, et qui retentit, ou non, dans la propre expérience du passeur ; à charge pour le passeur de les transmettre au cartel. Un peu comme dans ces jeux de relais où il s'agit de faire circuler un objet... Encore faut-il que le passant ait une idée de ce qu'il veut faire passer et qu'il n'y recule pas. J'ai pu ainsi entendre quelqu'un pour qui je dirais, de mon point de vue, qu'il y a eu passe, passe clinique, il me semble que ce point résonnait de façon assez évidente dans son témoignage, et cependant quelque chose restait non su tout en le disant ; comme une manière de négliger l'évidence, je dirais, de renoncer à « faire du trou, un qui vaille ».

Je suis allée témoigner au cartel au plus près de ce que j'avais entendu ; j'avais l'idée qu'il y avait eu passe, sans doute, mais que le passant n'en prenait pas acte. Il s'en remettait aux passeurs et au cartel ! Je n'avais aucune idée de la nomination ou non ; dans un effet d'après-coup là encore, j'ai pu tirer quelques conclusions sur cette passe. Il n'y a pas eu nomination. Je le formule ainsi parce que j'attendais pendant quelques jours une annonce du cartel qui n'est pas venue ; c'est ainsi que j'en ai conclu que le passant n'avait pas été nommé : le passeur n'est pas personnellement informé de la décision du cartel. Du reste, j'ai été frappée que les membres des cartels devant lesquels j'ai témoigné ne se présentent pas : si j'en connaissais certains, j'ignorais le nom de plusieurs d'entre eux. Il y a dans ce moment une solennité que l'anonymat accentue.

Évidemment, je me suis interrogée sur cette non-nomination ; seule, puisque pour cette passe aussi je ne connaissais pas l'autre passeur et que, devant le silence du cartel, je ne me suis pas autorisée à en parler avec des membres du cartel que je pouvais connaître. Mon idée est qu'il y a une discrétion de rigueur afin d'en ménager l'effet propre à chacun, point que j'ai pris au sérieux et que j'ai respecté.

Je vais donc essayer de vous faire part des remarques ou des questions qui me sont venues.

Premier point, la passe dans l'école n'est pas un examen de passage ; en tout cas, de mon expérience je retiens que la nomination d'AE n'est pas qu'une authentification, une validation du fait qu'il y a eu passe dans la cure. Cela m'oblige à distinguer la passe des conséquences de la passe : *avoir cerné la cause de sa propre horreur de savoir* et en *porter la marque* ne suffisent pas, il faut aussi que cela porte à *l'enthousiasme* (je reprends ici les termes de la « Note italienne »). Ce point me paraît essentiel et il est directement en lien avec la dynamique d'École : de quel enthousiasme est-il question ? Je dirais aujourd'hui qu'il s'agit de celui de vouloir supporter, transmettre, transporter le souffle de la passe, celui qui avive la flamme de la psychanalyse, et je reprendrai ici volontiers la métaphore du jeu de relais que nous appelions, lorsque j'étais enfant, « le jeu du petit couteau ». L'expérience d'analysant ne suffit pas, il y faut aussi ce que nous désignons, faute de mieux, de transfert de travail/trouvail, qui peut permettre que du trou rencontré quelque chose soit adressé à

d'autres, qui se reconnaissent « entre s(a-v)oir ¹ », ces « congénères ² » comme les appelait Lacan, qui doivent la trouver, la marque, et qui constituent l'École. Être porté à l'enthousiasme, c'est aussi bien *vouloir occuper la place que témoigner des problèmes cruciaux aux points vifs où ils en sont pour la psychanalyse*, spécialement en tant qu'on est *à la tâche ou du moins sur la brèche de les résoudre* ³.

Deuxième point, le rôle des passeurs est essentiel dans cet accueil (de l'enthousiasme) puisque, nous dit Lacan, ils « s'y déshonorent à laisser la chose incertaine ». D'où et comment le passeur peut-il entendre ? Il ne peut entendre qu'à partir de son expérience d'analysant ; et cependant, faut-il aussi qu'il ait le souci des points vifs de la psychanalyse ?

Troisième point, j'ai mis l'accent sur la discrétion de rigueur, la discrétion rigoureuse : discrétion est à entendre dans ses deux acceptions, discernement et réserve. La passe est cette opération qui met en présence, au présent, à la fois le souffle et la réserve, le dire et l'impossible à dire dont nous portons marque de la langue et d'où peut en passant s'extraire un brin de savoir... pas sans d'autres.

Ainsi, la nomination d'un analyste de l'École authentifie la passe de l'analysant à l'analyste qui saura prendre *le temps de contribuer au savoir, sans quoi il n'y a pas de chance que l'analyse continue à faire prime sur le marché* ⁴. Notons le pragmatisme de Lacan...

Pour terminer, je voudrais souligner les effets d'affects que suscite l'expérience de passeur et c'est sans doute ce qui m'a conduit à donner comme titre « Une expérience qui dé-passe ». Il y a dans la passe, lorsqu'on est passeur aussi, quelque chose de l'ordre de la *tuché* qui surprend et dé-prend. Il y a des moments de rencontre précieux qui enthousiasment, qui bousculent ou qui accablent – ce que j'ai essayé de vous dire – mais qui me conduisent à penser aujourd'hui que ce temps de la passe est à privilégier : de mon point de vue, les rencontres avec les deux passeurs ne sont pas des formalités ; du reste, qu'ils soient deux est une chance, cela permet des allers-retours pour le passant, propices aux éclaircissements et aux élaborations. Le passeur est témoin de ce cheminement ; quelquefois, sans le savoir, il y contribue par les questions qu'il adresse et qui sont les siennes, et ce n'est pas sans conséquences pour lui...

1. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 15 février 1977.

2. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 308.

3. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 244.

4. J. Lacan, « Note italienne », *op. cit.*, p. 309.

Béatrice TROPIS

« Passant » :

« Pas-sans École... Pas-sans passeur... Pas-sans cartel de la passe »

Aller à la rencontre d'hommes de lettres, d'artistes, en réaliser des films est l'œuvre de Joël Calmettes. Gérard Garouste est son dernier portrait, dans *Le Passeur*. Tourné dans l'intimité de son atelier, il témoigne du passeur de mots, du passeur d'images qu'est ce peintre. Écouter un homme de théâtre, lire *Un être sans destin*, c'est aller à la rencontre d'Imre Kertész. Ce n'était pas un simple lecteur, un simple messenger, du texte littéral, c'était un passeur. Tel le passeur, il avait le souci de rendre présent le texte en s'effaçant comme sujet et de nous faire passer, de nous transmettre, à nous auditeurs, quelque chose de sa rencontre avec le texte de l'écrivain.

Aujourd'hui, j'ai eu la chance de vivre une expérience de passeur, dans un autre champ, celui de la psychanalyse.

Ce ne fut qu'étonnement quand une voix inconnue au téléphone m'apprit qu'elle m'avait tirée au sort comme passeur. Si cette annonce s'est faite par la voix, elle m'a laissée sans voix. Instant saisissant, où enthousiasme et angoisse ont simultanément surgi. J'ai vécu cela d'autant plus intensément que je n'en étais nullement prévenue par mon analyste.

Je ne m'attendais pas à cette désignation, qui est arrivée à un moment de mon analyse où j'avais le sentiment de ne plus rien savoir, où mon désir était en impasse. Je vivais là une traversée du désert après un moment de franchissement, d'un passage à autre chose. Cette annonce a fait surgir à nouveau ce moment de passe clinique, de vif, ouvrant la voie au désir.

Toutefois, la crainte de ne pas être à la hauteur de la tâche, de ne pas pouvoir assumer cette responsabilité implicite me traversa. Face à l'angoisse, au doute, ma première réponse aurait été de me dérober. Or, à ma grande surprise, c'est un oui décidé qui a surgi. L'éveil de mon désir d'entendre quelque chose de ce moment éclair du passage à l'analyste et le sans délai de la réponse ont pris le pas sur l'hésitation, l'incertitude...

Consentir à participer à cette expérience de passeur a fait coupure, a introduit un avant et un après dans mon trajet analytique. Fini le temps de la demande, des idéaux, fini la quête de sens, d'un Autre du savoir... Je n'avais pas d'autre choix que de faire face au savoir issu de ma propre analyse, de faire confiance à mon trajet analytique.

C'est de cet imprévu, de cet inattendu que naît l'acte. L'acte de consentir à la fonction m'a inscrite dans un lien autre, au-delà de celui du transfert dans la cure. Il est engagement, nouage à l'École, à la psychanalyse, il est un passage de l'intime à « l'ex-time », un passage vers un sans abri de la cure.

À la séance qui suivra, je ferai part de l'appel et dirai la joie ressentie à cette annonce. J'étais animée par le désir de savoir à quel moment mon analyste m'avait mise sur la liste des passeurs. De même, je voulais en savoir plus sur la fonction de passeur. Si ce « pousse au travail » me portait, il renforçait mon sentiment de ne pas être à la hauteur. Le doute

alors m'envahissait. Ce n'est que quand je lâcherai ce « tout » que surprise et invention apparaîtront.

La rencontre avec le passant a été un moment fait d'urgence à dire, de hâte à conclure, de certitude, de désir, de déstabilisation, de doute, d'angoisse... Vous accueillez une personne qui ne vous connaît pas, que vous ne connaissez pas. Vous accueillez un témoignage, sans savoir ce que vous allez entendre. Vous êtes vous-même au seuil d'un franchissement. Vous occupez une place inconsistante et déstabilisante, dans un sans garantie. Pourtant, même avec ce « non-connu », ce « non-su », la magie du dispositif opère.

Qu'en est-il ? Si parler à quelqu'un suppose la mise en fonction du sujet supposé savoir, là, dans ce dispositif, cette mise en fonction n'est pas et pourtant le passant dit au passeur le plus intime de son expérience d'analysant, sans réserve.

Qu'y fait-il ? Le passeur n'est pas dans une position de l'analyste, nous dit Lacan. Il se tient en place d'un « sans penser ». Il accueille sans faire obstacle le témoignage du passant. Il offre un lieu vide, sans « je », sans jugement, sans fantasme, où son imaginaire est réduit à une peau de chagrin. Il n'est pas non plus en position de semblable qui comprendrait, ni de pair, ni en position de grand Autre pour le passant, mais il est en position de candide. Candide dans le sens d'une écoute sensible, ouverte, où il questionne, où il est sans savoir, sans vouloir comprendre.

De même, il y a un sans règles (fréquences, durées...), un sans modèle, sans aucune identification possible pour le guider dans sa fonction de passeur, sans aucun dire sur ce qu'il faut faire et comment s'y prendre.

Ce vide n'était pas sans inquiétude, au point que je veuille le recouvrir par un « tout ». Ce n'est qu'une fois dans le vif de l'expérience que s'est dévoilé un passage vers un « pas tout ». Mes seuls points d'accroche étaient mon désir et la confiance en ce dispositif inédit.

Parfois, je me surprénais à être trop fascinée, captivée par ce qui s'y passait, s'y disait. Parfois, je voulais comprendre, trouver les réponses à mes propres questions, recevoir le savoir qui dirait. Parfois, l'inquiétude de ne pas entendre, d'oublier quelque chose d'important venait m'envahir et je notais tout. Parfois, j'étais déstabilisée, j'étais dans l'inconnu, alors je tentais de me raccrocher à du connu, à un savoir théorique. Parfois, je me demandais pourquoi j'avais accepté cette fonction, à d'autres moments j'en éprouvais de l'enthousiasme. C'est dans ce mouvement qu'angoisse, doute, inhibition pouvaient m'envahir, et que j'en oubliais le travail de transmission.

Ce n'est qu'une fois que le passant eut fini son témoignage que je me suis autorisée à intervenir, à questionner, en cherchant quelque chose sans trop savoir quoi. J'étais animée par un désir de savoir.

Après ce premier rendez-vous, vint le temps de lecture, de relecture du texte du passant. Je le questionnais, je l'interrogeais, j'en cherchais sa logique, j'en recherchais la preuve, je notais ce que je ne comprenais pas, les demandes de précisions, les articulations qui restaient obscures...

La nécessité d'un deuxième rendez-vous avec le passant s'imposa alors. Mais prendre à ma charge cette demande n'était pas sans difficultés. J'ai pu dépasser ce point de butée en prenant appui sur la tâche du passeur, celle de la transmission. Le passeur a la charge de porter, de déposer, de faire passer le témoignage du passant aux membres du cartel de la passe. Il en est responsable dans le sens où il a à rendre compte de ce qui s'y est dit. J'ai

pu appeler le passant et un deuxième rendez-vous eut lieu, apportant éclaircissement, approfondissement, mais aussi surprise.

Vint le temps de l'élaboration de ce qui a été entendu, de la construction du témoignage. Il est un temps de rencontre avec la solitude. Vous ne pouvez vous appuyer sur aucun écrit, sur aucun savoir. Votre seul point de départ est ce que vous avez entendu. Comment l'écrire, comment le dire ? Je craignais que ma construction ne recouvre la logique du dire du passant alors même que j'avais le souci de rester au plus près du témoignage entendu et de ne pas faire interprétation.

J'étais dans ce temps de travail d'écriture et de « réécriture » quand un réel a fait effraction dans ma vie. Un grave accident de la circulation m'obligea à une immobilisation totale de plusieurs semaines. Si l'immobilité a pu me faire basculer un temps dans le découragement, l'expérience de passeur m'a mobilisée et a été d'un grand soutien dans mon désir de savoir.

Une question a jailli alors, qui ne cesse de m'accompagner depuis : qu'est-ce qui fait passer ? Si l'expérience de passeur, je la portais dans un « intime », là, le désir de partager, de dire a été tellement vif que pour la première fois j'ai proposé d'intervenir à cette journée « Expériences de passe ». Ainsi, pendant toute cette période, travail d'écriture et désir de transmettre m'ont animée.

J'ai « retravaillé, retranscrit, répété » tous les énoncés, tels quels, du passant, tout ce que j'en avais entendu. Je voulais tout écrire pour ne rien omettre, tout enregistrer pour ne rien perdre. Après ce travail long et fastidieux, je me suis rendu compte que sa lecture comme son écoute auraient été ennuyeuses et non vivantes.

Comment l'écrire alors ? C'est à la suite d'un événement anodin que l'écriture du texte s'imposera. Alors que le travail du « tout » était terminé, voilà que mon ordinateur, lui, lâche, le disque dur est « HS ». Si j'avais sauvé mes multiples notes lors de l'accident, elles étaient là sans « sauve-garde ». Je me retrouvais dans l'obligation d'avoir tout à « re-retranscrire ». Mais voilà que rien ne va s'écrire de la même façon. Un travail de réduction, d'épure, d'articulation va se faire sans le vouloir. Je connaissais les notes, les paroles sur le bout de la langue, tout en étant suffisamment détachée pour en extraire la partition, la clef.

Tel un chercheur d'or, j'harpaillais pour saisir dans ma batée les paillettes d'un dire dans le fleuve d'énoncés. Ce texte autre qui va s'écrire, je le portais comme un objet précieux, non à « sauve-garder », mais à lâcher.

Pendant ce travail de construction, la date de la rencontre avec le cartel de la passe fut fixée. Ne pouvant m'y rendre, de par les conséquences de l'accident, j'ai proposé d'autres modalités pour faire passer le témoignage. J'ai mesuré, alors, l'importance de la parole, de l'énonciation pour le cartel de la passe. La transmission n'est pas une simple histoire d'énoncés, elle passe par la parole. Une date ultérieure a alors été fixée. Si l'attente avant la rencontre avec le cartel aurait pu être angoissante, elle a été là plus légère. J'ai pu poser, oublier le texte, consentir à le perdre.

L'intensité de la rencontre avec les membres du cartel restera un moment inoubliable. Chaque membre était dans un grand respect, dans une écoute attentive, et cela tout le long de la transmission. Un des membres a traduit en simultané le texte (le cartel de la passe est international), il était dans un souci du mot, dans la justesse du texte. C'est dans cet accueil fait de confiance que le doute et la crainte qui m'envahissaient au temps d'avant disparurent. J'éprouvais une certaine desubjectivation, qui a fait place à un vide.

Inattendu, surprise. Rien ne s'est déroulé comme je l'avais pensé. Mon texte m'est tombé des mains, la lecture que j'en faisais s'imposait à moi, ça m'échappait, me dépassait totalement. La logique dans son articulation se déployait à mes dépens. Est passé le vif du dire du passant, le tranchant de l'expérience, sans le voile d'un trop de détails dont mon texte était porteur. Un désir de transmettre, dans un souci d'un « bien-dire », était mon seul fil d'or.

Après la rencontre avec le cartel de la passe, j'ai éprouvé un sentiment de gaieté et de légèreté. Ma tâche de passeur était accomplie, ça ne m'appartenait plus, j'avais passé le témoignage. Des deuils se faisaient, deuil du témoignage, de ma transmission, d'un savoir (vous partez sans savoir), mais aussi deuil d'un idéal.

Participer à cette expérience a produit après coup une chute de mes représentations sur la passe, sur la nomination. Son idéalisation, sa sacralisation, son mystère ont basculé pour laisser place à l'ordre du possible.

Un renversement, un nouveau temps dans ma cure va émerger. Un nouveau rapport au savoir va introduire la découverte d'une limite, de l'inexistence d'un tout savoir. L'expérience que le savoir en analyse n'est pas un savoir qui se cumule, mais « un savoir qui se contente de toujours commencer », comme l'écrit Lacan, va faire ouverture vers...

Luis IZCOVICH

Le jugement du cartel

Je voudrais aborder de façon succincte, selon le style convenu pour cette journée, la question du jugement des cartels de la passe. Nous avons décidé de retenir le terme de cartel plutôt que celui de jury pour le groupe constitué chargé de décider de la nomination du passant. Le changement dans les termes, du jury au cartel, révèle une volonté, celle de ne pas réduire ceux qui ont à évaluer les passes à une tâche de jugement, qui pourtant reste une dimension essentielle dans cette expérience. Il est donc attendu une élaboration. Comme pour tout travail de cartel, elle est le fruit d'une confrontation avec les autres membres du cartel, mais l'élaboration reste individuelle.

Étant donné que, lors de ma participation aux cartels de la passe, ceux-ci étaient constitués de façon dite éphémère, j'ai participé à trois cartels constitués par des personnes différentes. Chaque cartel a eu à examiner trois passes, le résultat a été une nomination d'AE ; neuf passes ont donc été entendues, et il y eut une seule nomination d'AE. Cela d'ailleurs correspond à peu près à l'expérience d'autres cartels de la passe. Faut-il déduire que les cartels ont été particulièrement exigeants, qu'ils ont été élitistes, cherchant la perle analytique, le passant introuvable ? C'est une question récurrente dans l'expérience de la passe. Disons que ce qui fait surgir cette question est le décalage entre ceux qui affirment être candidats à la nomination et les réponses du cartel. Cet écart porte sur la certitude, la certitude du passant n'emportant pas celle du cartel. Le postulat des passants serait : « Devenir AE, je le mérite » ; l'énonciation du cartel qui a conclu par la non-nomination serait : « Tu ne l'as pas prouvé. » En effet, je n'ai pas connu de passant qui ne fût pas dans la certitude que l'analyse l'avait amené jusqu'au point d'émergence du désir de l'analyste, ce qui d'ailleurs est logique, puisqu'on se présente à la passe pour démontrer comment ce désir est advenu. Et même si on prend l'exemple d'une passante qui s'est présentée au dispositif en relativisant le fait d'être nommée ou non AE, elle s'est aperçu au cours des entretiens avec les passeurs qu'elle avait la certitude que son désir élucidé était devenu désir de l'analyste ; elle était donc assurée d'être AE.

Les limites de temps m'imposent de restreindre le développement, je livre donc l'essentiel et commence par ceci. La passe ne peut pas s'évaluer mathématiquement. On ne peut pas conclure, à partir des critères de quantité, que l'écart entre la certitude du passant et la non-validation par le cartel révèle une conception erronée du cartel concernant le ressort du jugement. Il est vrai que la passe doit rester au plus près de l'expérience analytique telle qu'elle est à un moment donné de l'histoire. Cela veut dire qu'il doit exister une solidarité entre le produit d'une analyse en ce qui concerne l'effet de formation d'un désir, soit le désir de l'analyste, et sa vérification dans le cartel de la passe. Donc, il y aurait une légitimité à soulever la question de savoir si le cartel n'a pas une idée de la passe qui ne correspond pas à ce qui se passe dans les faits dans les analyses. C'est une question qu'on s'est posée systématiquement dans les cartels de la passe auxquels j'ai participé. D'ailleurs, c'est un fait qu'au moment de la décision chaque membre du cartel met en série, de façon explicite ou non, les autres passes entendues. Sans être déconnecté de l'expérience effective, le cartel pourtant ne peut pas avoir recours aux critères mathématiques pour son jugement.

Il conviendrait pourtant d'examiner la raison de ce décalage, ce qui suppose un débat sérieux sur l'idée qu'on se fait de la passe et ce qu'on attend d'elle. Faute de ce débat, ce qui supplée, ce sont les mots d'ordre, autrement dit la passe politique, ce qui n'est pas la même chose qu'une politique pour créer les meilleures conditions pour la passe. Je donne pour preuve celle-ci : dire « il faut laisser passer », à propos des personnes qui s'engagent dans le dispositif, ainsi qu'à propos de l'augmentation du nombre de nominations, correspond à un forçage politique qui, de plus, sans l'évaluation de l'expérience, devient une formule du sur-moi institutionnel.

Donc, deux points me paraissent essentiels pour traiter cette question : 1. La passe, c'est pour qui ? 2. Les critères de nomination.

La passe, c'est pour qui ? Je l'ai déjà dit et je le maintiens : la passe bien qu'ouverte à tous n'est pas pour tous à n'importe quel moment. Certes, le secrétariat de la passe, auquel je participe actuellement, n'a pas pour vocation de se substituer au cartel de la passe et de juger *a priori* s'il y a eu ou non passe pour tel candidat. Cela étant, le secrétariat engage sa responsabilité à chaque fois qu'il engage quelqu'un dans la procédure. Répondons à cette question : la passe évalue-t-elle une carrière analytique ou évalue-t-elle la bascule finale concernant un désir inédit ?

Pour Lacan, la passe n'est pas faite pour faire reconnaître un parcours comme analyste. Dès lors, quand la demande de passe ne correspond pas au désir de vouloir prouver le moment de bascule, elle peut être jugée comme non recevable. Cela ne préjuge pas, bien sûr, des capacités du candidat à occuper la place de l'analyste. Cela veut dire qu'il y a un moment pour la passe et que celle-ci ne doit intervenir ni trop tôt ni trop tard en ce qui concerne l'acte de s'autoriser comme analyste. Il arrive que le secrétariat repère qu'une demande n'intervient pas au moment opportun. Il se doit de dissuader le candidat et de ne pas entériner la demande s'il le juge ainsi. La question donc de « qui fait la passe ? » devient essentielle quand on examine le décalage entre les certitudes du passant et celles du cartel.

Venons-en aux critères de nomination, donc au jugement du cartel. Je l'ai dit, tous les candidats engagés dans le dispositif se sont présentés avec la certitude que leur analyse avait eu comme effet la production du désir de l'analyste. Ce que le cartel a pu confirmer, dans tous les cas, ce sont les effets thérapeutiques de l'analyse, soit l'élucidation du symptôme, la levée des inhibitions et un changement par rapport à l'angoisse. Un bénéfice est attesté, dans tous ces cas, dans la façon dont se déroule désormais la vie de ces sujets. Ce qui est moins unanime, c'est la confirmation de la certitude portant sur un désir inédit. Ainsi, une passante fonde la certitude de son témoignage de passe sur le fait d'être assurée d'avoir dépassé sa position, qui a toujours consisté à distinguer une femme en qui on peut croire d'une autre qui ne veut pas du bien. Soit. Mais comment se fait-il qu'elle peut énoncer ceci lors d'un entretien avec une passeuse : « Mais finalement je m'aperçois que vous, contrairement à l'autre passeur, vous avez des préjugés concernant ce qu'est une femme » ? Peut-il, le cartel, passer outre cette formulation ?

Il ne suffit donc pas d'avoir la certitude qu'un changement s'est opéré entre l'entrée en analyse et le moment de passe. Encore faut-il prouver le ressort analytique du changement et les indices du changement de position. Il faut noter que quand Lacan aborde dans son texte « L'étourdit » les trois impossibles nécessaires à l'achèvement de l'analyse, soit la signification, le sens et l'impossible du rapport sexuel, ainsi que le deuil de l'objet (a), incarné par l'analyste, il tente de cerner les effets en termes de position subjective. La formule de Lacan est : « De tout cela il saura se faire une conduite », et il ajoute : « Il y en

a plus d'une, même des tas. » Il s'ensuit deux exemples que je ne commenterai pas, mais dont le point commun est une conduite réglée par la castration. « Saura se faire une conduite » implique un savoir-faire inédit noué à pulsion. Se faire une conduite indique une issue à l'association libre, à l'indétermination induite par le signifiant, et constitue donc l'issue au manque à être.

Je pose donc que la certitude de fin exige une démonstration portant sur ce qui règle désormais la conduite du sujet. Que de conduites il y ait des tas, suivant la proposition de Lacan, indique qu'il n'y a pas de modèle. Pas de modèle, mais une position singulière distincte de celle qui a guidé le sujet tout au long de son existence.

La nomination d'AE à laquelle nous avons procédé a relevé d'un pari, sur le désir de l'analyste, car il s'agissait de quelqu'un qui commençait sa pratique. En effet, le sujet a su convaincre le cartel d'une position sans retour dans ses décisions, ce qui n'excluait pas les questions, d'une intransigeance quant au désir marqué par un renoncement au sacrifice qui l'avait maintenu dans le non-savoir. Son dire indiquait une détermination éprouvée pour faire face au désir de l'Autre, qui s'est traduite dans la prise de responsabilité pour la cause analytique sans céder aux effets de suggestion de l'Autre, incarné comme parfois à la fin par l'institution analytique. Elle a pu montrer le ressort de son changement : les trois impossibles produits par la cure à quoi s'est associée la traversée du deuil dans le transfert. Finalement, elle a su se faire une conduite, ce qui fait preuve d'une certitude convertie en acte.

Post-scriptum

Vous venez de lire dans ce numéro de *Wunsch* les textes qui ont été prononcés à la journée sur la passe du 16 janvier à Toulouse. Vous avez la possibilité de vous procurer le « Volume des Actes » de la journée qui, outre les textes, comprend l'ensemble des débats et l'interview de Laurence Pastissier, restituant par là au plus près la teneur des échanges et l'ambiance de cette journée.

D'ici l'été 2010, vous pourrez vous procurer ces actes dans les librairies des pôles 4, 5, 6, 7 et 8, en vous adressant aux élus des pôles organisateurs.

Cette publication se veut génératrice d'échanges dans notre communauté et chacun a donc la possibilité d'adresser ses remarques ou ses contributions par e-mail, à charge pour les élus des pôles de les diffuser.

Travaux des cartels de la passe 2008-2010

Contribution du cartel 3

Les membres du cartel sont : Florencia Farías (plus-un), Jean-Pierre Drapier, Jean-Jacques Gorog, Maria Eugenia Lisman, Colette Sepel.

Ce qui nous a convaincus

Alors que nous sommes encore plongés dans l'expérience, il nous paraît important de partager nos premières réflexions comme membres d'un cartel de la passe. Il est indispensable que les passes ne restent pas muettes et pour cette raison que le jury dise ce qu'il peut dire de son expérience, afin d'éviter que la réserve nécessaire soit transformée en silence qui confinerait la passe au secret énigmatique – auquel cas nous ferions de la passe un idéal d'école, et non une procédure de recherche et de nomination. Ce qui permet la nomination, à notre sens, est donné pour une part par ce qui fait défaut, c'est-à-dire tout ce qui nous conduit presque immédiatement à dire d'une nomination qu'elle est impossible. Il y a un spectaculaire dont la passe se passerait volontiers, quelle que soit sa forme. Entre le vide sidéral de toute position abstraite et la reprise caricaturale des thèses serinées sur la passe, il existe parfois une certaine simplicité de l'énonciation, une mesure dans les effets attribués à l'analyse plus convaincante d'un parcours effectif.

Notre cartel a nommé au mois de juillet dernier un analyste de l'École au décours de trois témoignages.

Quelques mots sur ce cartel : il est composé de trois collègues français, une espagnole et une argentine. Nous n'avions pas travaillé ensemble, et pour certains nous ne nous connaissions pas ; de plus, la différence de langues apparaissait comme un important obstacle. Ajoutons que nous n'avions pour certains qu'une connaissance lointaine des passants et pour les autres pas du tout, ce qui eut pour effet que notre attention au moins n'ait pas été influencée par un imaginaire grossi par les affinités ou les mé-connaissances. Bref, nous pouvions nourrir quelque inquiétude sur la façon dont nous fonctionnerions ensemble.

De fait, dans notre cartel une atmosphère détendue a permis que s'établisse un bon transfert de travail et que les témoignages soient transmis indépendamment des connaissances acquises au préalable et ainsi de faire face à la particularité de chaque cas, ce dont Lacan souligne la nécessité dans la conférence de Genève. Cette atmosphère a aussi permis que dans le débat chacun ait pu donner son avis avec pour résultat un accord général et une décision collective à partir de chaque décision particulière et intime.

Cette nomination a donc été faite à l'unanimité, aucun d'entre nous n'ayant eu à convaincre quiconque des quatre autres. Il en a été de même pour les non-nominations, ce qui confirme que quelque chose s'imposait ; quelque chose fait « passer », ou non, malgré les différences.

Mais avons-nous tous été convaincus de et par la même chose ? Rien n'est moins sûr. Et c'est sur ce point que nous avons commencé à réfléchir pour la fabrication de ce document, dans lequel chacun donnerait séparément les raisons qui l'ont décidé à la nomination. Après avoir échangé nos avis par écrit, nous avons pu vérifier que c'étaient pratiquement les mêmes points qui s'étaient imposés à chacun de nous comme décisifs, avec

il est vrai quelques nuances sur la lecture des points en question. Preuve qu'il y avait non seulement analyse mais passage à l'analyste, et que cela passait grâce (ou malgré) le filtrage des passeurs jusqu'à nous.

La singularité de chaque passe est ce que nous attendons de voir lors du déploiement de la procédure quand le jury reçoit le témoignage des passeurs : singularité de chaque passant, de chaque analyse, de chaque fin d'analyse.

Pourquoi le moment de passe n'est-il parfois pas saisi ? Ce peut être parce qu'il n'a pas eu lieu, mais aussi parce qu'un obstacle s'est opposé à la transmission. Lacan a créé ce dispositif afin que la personne, la voix, la présence ne fassent pas obstacle, que l'effet soit de discours. Mais il se peut que par l'effet de la structure, par le style, ou du passant, ou du passeur, quelque chose ne passe pas.

Le témoignage du passant permet une lecture de ce qui est arrivé dans sa cure. Lecture qui implique une réécriture de cette expérience, et comme le passant est exposé à vivre de nouveau cette expérience, fût-ce par le seul récit, il ne s'agit pas d'une histoire congelée dans le passé. Au contraire, le dispositif permet qu'il y ait place pour l'acte et que « quelque chose passe » : dans le sens de la transmission et dans le sens de l'événement.

La nomination ne vise pas l'être, ce n'est pas le moi qui est nommé, ni le sujet, ce n'est pas une reconnaissance, ce n'est pas un prix. Elle signale quelque chose du manque, du désir.

Nous avons pu confirmer l'importance du fait que les passeurs soient deux. Les témoignages diffèrent parfois, y compris dans les faits. Quelques passeurs apportent, avec le témoignage, leurs propres constructions, d'autres témoignent de façon plus spontanée et moins élaborée. La transmission peut prendre différentes modalités, y compris le lapsus, les trous de mémoire et d'autres dé-formations de l'inconscient. Certains détails très fins peuvent ne pas être saisis même si l'un ou les deux passeurs les ont mentionnés. La subjectivité opère pour tous, passeurs et membres du cartel.

Il est des témoignages où on voit à l'évidence qu'une nomination n'est pas possible, mais il y en a d'autres où la non-nomination n'implique pas qu'il n'y ait pas eu analyse, ni qu'il n'y ait pas eu de changements de position subjective, y compris une fin d'analyse, parce que le passeur n'a pas pu ou su en témoigner et qu'il n'a pas été possible de faire « passer ».

Notre cartel n'a pas été silencieux, il se permettait de poser bien des questions et parfois forçait le passeur à prendre position sur ce qu'il avait transmis. Quelques passeurs se risquaient davantage et pouvaient justifier leurs points de vue en les accompagnant de considérations théoriques. La décision ne se prend cependant pas à partir de la théorie, mais à partir du témoignage et du travail que ce dernier produit, jusqu'au moment où la décision se précipite, notamment autour de la découverte d'un point de conclusion de l'analyse tel qu'il rende compte de cette fin.

Qu'est-ce qui a été nommé ?

Qu'est-ce qui a décidé de la nomination ? Il y a la façon, et évoquer ces éléments ne fera pas non plus recette, de même que Lacan le dit du passeur, qui n'y est pas – dans la passe – ne saurait s'en prévaloir ¹.

1. « Qui pourrait mieux que ce psychanalyste dans la passe, y authentifier ce qu'elle a de la position dépressive ? Nous n'éversons là rien dont on se puisse donner les airs, si on n'y est pas. » (Proposition, A.E., p. 255.)

Ce fut le récit d'un long parcours, d'un cheminement qui aurait pu être raconté sur le mode tragique tant catastrophes et morts s'y succédaient, mais qui nous était narré sans pathos sur le ton léger de la nouvelle. Il parvenait ainsi à transmettre la place certaine de ce qui fait l'inconscient telle que se marque dans un avant et un après l'analyse. Témoignage qui montrait comment un sujet a pu, par étapes successives, se déprendre de l'engluement et de la mort pour choisir enfin de façon décidée la vie. On pouvait repérer dans l'histoire deux fils chronologiques, logiques, noués, celui des péripéties de la vie et celui des péripéties transférentielles, des tours et détours pulsionnels ainsi que des moments-clés, des scansions.

Un accord s'est fait jour entre les membres du cartel pour dire que ce qui a précipité la nomination a été un rêve, dont on a beaucoup débattu, dans lequel on a pu cerner une ombre qui indiquait un circuit pulsionnel. On pouvait apercevoir quelque chose à partir de là d'un virage rendant compte de l'avènement d'un nouveau désir, le désir de l'analyste. On a pu percevoir l'opacification de la pulsion et sa mise au service de la position d'analyste, mais surtout le changement de perspective, le changement de position du sujet dans ce passage à l'analyste. Percevoir cela a été ce qui a fait dire oui à la nomination, de l'ordre d'une rencontre avec « cela est ». C'était cela que le passant avait voulu faire passer et que le cartel devait saisir dans le témoignage du passant.

Bien qu'un rêve ne soit pas une passe, il y a des rêves qui en marquent le chemin. Ce rêve éclaire des pans de l'analyse, montre la position fantasmatique de la passante, indique ce sur quoi l'analyse a opéré. Difficile de l'énoncer, non pour ce qu'il toucherait à l'intime, car l'intime ici l'est trop et de ce fait même difficilement reconnaissable et attribuable à quelqu'un, qu'on pense connaître éventuellement très bien. La raison est autre, d'entraîner dans une figuration qui pousse à l'anecdote.

Un point pourtant qui concerne la langue. Un rat y figure, ce qui est bien normal, la psychanalyse comme association libre a bien commencé avec un célèbre rat, sauf qu'ici la langue impose qu'il s'agissait d'une rate. Avantage au bilinguisme forcé du cartel exigeant des éclaircissements, dans la langue du passant « rat » est au féminin quel que soit son sexe (comme souris en français), ce qui a forcé à faire préciser qu'en somme le rat en question était bel et bien une rate, détail qui n'était pas sans importance pour la lecture du rêve.

L'histoire du rêve emporte la conviction, reste à expliquer pourquoi cet élément porte un effet de vérité communicatif. Il y a un paradoxe surgi du rêve qui met en évidence l'énigme du passage – le mot passage n'est pas anodin – d'un objet pulsionnel à un autre, avec son côté « pas de sens » et par ailleurs l'effet produit non contestable de pacification. La souffrance de survivant popularisée par Cyrulnik sous le nom de résilience, pour séduisante qu'elle soit, n'en est pas moins erronée, inefficace au fond. Mais pourquoi vraiment, puisqu'en somme il y aurait bien au minimum une tentative d'historisation, de subjectivation de l'événement ? C'est que cette histoire ne tient pas compte de ce qui occupe le sujet, qu'il le veuille ou non, l'objet cause de son désir et la jouissance à laquelle il est attaché et qui refuse jusque-là de « condescendre au désir ». En revanche, il apparaît que ce qui compte est ce changement de l'objet de la pulsion, que Lacan évoque souvent mais si discrètement, notamment lors des deux seuls exemples de passe qu'il donne ².

L'un d'entre nous a déclaré que ce qui avait décidé sa nomination était le fait d'« être touché par la touche de réel qui se dégage de cette passe ». Malgré l'homophonie, ces deux

2. « Ainsi de celui qui a reçu la clef du monde dans la fente de l'impubère, le psychanalyste n'a plus à attendre un regard, mais se voit devenir une voix. » (*Ibid.*, p. 254.)

signifiants ne renvoient pas à la même chose, bien au contraire : « être touché » a à voir avec la *tuché*, une rencontre avec le réel, tandis que « la touche » se réfère plutôt au côté impressionniste, par petites touches, hors de toute démonstration bruyante et didactique. Il y a eu passe parce qu'un réel a été atteint, mais de ce réel seulement de petites touches peuvent être dites : forcer trop les grandes lignes rend suspect le témoignage, il l'intellectualise, le rend conforme aux attentes de la théorie, du cartel, etc. C'est en procédant par « touches » que ce témoignage « touche » au réel.

Nous pouvons dire que ce réel s'est manifesté de quatre façons différentes :

1. Le rêve de la rate, par l'intermédiaire de l'analyse, permettra à la passante une transformation dans sa vie et l'introduction à une pratique de la psychanalyse, impossible auparavant ;

2. La manifestation de cette réalité pulsionnelle va avoir pour elle une incidence effective dans cette pratique avec un « changement de style ». Mettre des limites à la curiosité lui a permis de pouvoir travailler comme analyste ;

3. Ce changement est aussi corrélatif d'un autre changement réel : une pacification de sa relation à la mort. L'analyse lui a permis de se libérer de l'insupportable destin familial, famille marquée par Thanatos, et de se libérer de la pensée tourmentante que tout est déjà joué ou de la faute d'avoir obtenu quelque chose de différent dans sa vie ;

4. Ce changement implique aussi des changements dans sa vie affective et dans les relations où sa responsabilité est impliquée.

Lacan dit que la fin de l'analyse, comprise comme une traversée du fantasme, est non pas la rencontre avec le néant, mais l'occasion, enfin, de la rencontre avec ce qui fonde la pulsion. Traverser le fantasme, c'est libérer le sujet de la fixation de jouissance qui reste disponible, une jouissance pulsionnelle, et cette jouissance est justement perdue dans la rencontre ou la mauvaise rencontre avec l'autre. C'est ce qu'on appelle un lien social.

Destitution du sujet, dés-être qui est effet de la chute des identifications et de l'approche de l'objet pulsionnel qui révèle le noyau insaisissable du savoir inconscient. Ce qui pour un analysant reste à la fin, après avoir traversé l'expérience, ce sont des restes, presque rien, mais il le sait et a la certitude que c'est cela. Comme le fait valoir Lacan, le dire laisse des déchets et c'est cela seulement qui peut être repris.

Ce témoignage nous montre comment l'analyse a permis au sujet de passer de ce qui est mortifère à la vie ; d'effectuer une transformation de sa souffrance dans une histoire qui peut être contée à quelqu'un et qui peut être transmise.

Prochains événements

6^e Rendez-vous international des Forums

2^e Rencontre internationale de l'École de Psychanalyse du Champ lacanien

Thème : Le mystère du corps parlant

Responsables du Rendez-vous : **Mario Binasco et Diego Mautino**

Date :

Samedi 10 et dimanche 11 juillet 2010 : VI^e Rendez-vous international de l'IF

Vendredi 9 juillet 2010 : II^e Rencontre d'École

Lundi 12 juillet : Les assemblées de l'IF et de l'École

Lieu :

ROME

Complesso monumentale di San Michele a Ripa Grande, Via di San Michele,
22 00153 Roma (Trastevere) – Italia

Contact : www.champlacanian.net

Mail : fclroma2010@gmail.com

Présentation du thème

Par **Colette Soler**

« L'homme est une maladie mortelle de l'animal. »
Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, 2^e édition.

Le mystère du corps parlant : l'expression, venue du séminaire *Encore*, est bien dans la veine de Lacan : elle projette l'éclat de son cristal linguistique très en deçà d'elle-même pour rebondir bien au-delà.

En deçà, c'est d'abord l'orbe d'une culture qui a produit le « mystère de l'incarnation » et du verbe qui « s'est fait chair », mais c'est aussi l'en deçà de son propre enseignement, réducteur de mystère s'il en fut. Car l'opérativité reconnue à la parole, il a su la faire basculer du champ religieux vers celui de la structure de langage, là où le « ça parle » de l'inconscient peut donner une réponse qui ne soit pas ineffable. Quel meilleur lieu que la belle ville papale de Rome pour la remettre sur la sellette ?

Au-delà, ce qui se profile n'est pas un rebond de cette thèse devenue déjà classique mais un nouveau pas de savoir, en direction paradoxalement d'un mystère bien athée qui arrache la parole à sa dimension religieuse. Car ce qu'annonce l'expression serait plutôt une bien singulière... biologie, concernant un autre réel que celui qui occupe les sciences de la vie, un réel qui pourtant ne s'impose pas moins à l'expérience et que seule la psychanalyse permet d'approcher.

Si mystère il y a, ce n'est pas celui de la parole qui s'est faite chair, mais celui de la chair qui parle. Bascule donc. Certes, elle ne le ferait pas si elle n'avait pris voix de l'inconscient, comme Lacan le souligne dans « L'étourdit ¹ », et en ce sens ses énigmes ne sont

1. J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet* n° 4, Paris, Seuil, 1972, p. 20.

pas simplement celles de la vie, mais de cette propriété du vivant qui s'appelle jouissance, qui se distingue de la question des homéostases de l'organisme, que le biologiste ignore pour l'essentiel, malgré les études sur la douleur, et dont le psychanalyste fait son objet pour ce qui est des parlants.

De la « biologie freudienne », comme Lacan l'a nommée, on pourrait s'imaginer qu'avec son vocabulaire de la vie et de la mort elle rejoint davantage les soucis de la science biologique aujourd'hui si triomphante, voir la fameuse formule de Bichat. C'est pourtant l'erreur que Lacan tentait de dénoncer en la qualifiant de... freudienne. Ni Éros ni Thanatos ne sont des données de l'expérience, Freud lui-même l'a formulé ainsi, ses pulsions de vie et de mort sont rejets du champ libre laissé à la pensée analytique quand elle se confronte aux énigmes, elles bel et bien expérimentées, de la répétition, avec ce qu'elle comporte à la fois d'entropie et d'insistance de la jouissance.

Je dis pensée, Lacan, en 1964, dit « mythologie » à propos de la théorie des pulsions, et il ajoute qu'elles ne renvoient pas à l'irréel, car « c'est le réel qu'elles mythifient, à l'ordinaire des mythes ² » – sous-entendu, faute d'y atteindre par les voies du langage. Ce terme de mythologie était je crois une façon de relever d'un cran la dignité épistémique de la rêverie freudienne.

Probablement qu'à la date d'*Encore* il aurait plutôt dit « élucubration », afin de marquer la distance maintenue au réel impensable, cette distance que le terme de mystère inscrit justement dans l'expression « mystère du corps parlant ». Dans tous les cas, que ce soit mythologie ou élucubration, ça devrait prémunir d'appliquer sans médiation ladite pulsion de mort freudienne, aporie conceptuelle s'il en est, aux constats immédiats de la clinique, et surtout de la confondre avec la simple disposition à l'agression, qu'elle soit dirigée contre l'autre ou contre soi.

Curieusement, Lacan plus que Freud a multiplié les références directes au registre effectivement biologique, disons aux énigmes de la vie, Zoé, bien loin de les négliger au nom du symbolique ou de les confondre avec Bios. Sur trois points essentiellement : naissance, mortalité et sexe. C'est d'abord la « prématuration de la naissance », dont il fait la condition réelle, entendons vitale, de l'ouverture au langage. Ensuite la mort individuelle dans les espèces se reproduisant par les voies du sexe et qui lui paraît doubler côté biologique la perte due au langage. Enfin bien sûr la « bisexualité biologique », mâle femelle, elle bien accentuée par Freud, mais qui ne fait ni l'homme ni la femme, et qui impose au discours de produire chez les parlants « deux moitiés », comme dit « L'étourdit ³ », homologue à la *sex ratio* qui sous-tend la reproduction de la vie – sous réserve de ce que la science nous promet aujourd'hui en matière de reproduction.

L'expression « mystère du corps parlant » est cependant à un autre niveau, ce qui devrait y surprendre au regard de ce qui précède des thèses lacaniennes, c'est « mystère » plus que corps parlant. D'autant que la phrase entière redouble l'accent : « Le réel, dirai-je, [...], c'est le mystère de l'inconscient ⁴. » Et voilà ce dernier soustrait au registre du symbolique et reversé au registre de l'énigme. Pour une nouveauté, ç'en est une.

On pourrait mettre au programme les élaborations successives de Lacan tentant de penser la prise sur le corps substance du « ça parle » de l'inconscient. Elles ne datent pas du séminaire *Encore*. Suivre notamment les définitions de la pulsion, du symptôme et du rapport sexuel. De la pulsion qui fait écho au dire de la demande, et par laquelle « je parle

2. J. Lacan « Du Trieb de Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 853.

3. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 12 et 19.

4. J. Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 118.

avec mon corps », qui donc dit à la fois ce que « je » veut et donc ce qui lui manque. Du symptôme, « événement de corps » dans la rencontre des mots avec la jouissance. Du rapport sexuel que la parlotte convoque à jet continu, mais sans parvenir à l'écrire.

Plus intéressant encore que de suivre les pas successifs serait de voir ce qui s'avance de radicalement inédit avec cette expression. Elle est solidaire de toutes les nouveautés qui l'entourent dans ce texte d'*Encore*. Je rappelle quelques accents : l'inconscient que l'on déchiffre est « élucubration », hypothétique ; *lalangue*, qui n'est pas une structure, ne passe au langage, au « savoir » parlé, que par la coalescence avec de la jouissance, au gré des contingences individuelles. De là les accents mis peu après sur « l'inconscient réel », incarné, disjoint du sens du sujet, sur la minoration de la vérité, et sur la promotion du terme de « parlêtre », sans parler du *sinthome*. Voilà sans doute ce qu'il conviendra de déplier et d'illustrer cliniquement, non sans en tirer les diverses conséquences concernant notamment les limites de la visée de savoir, la possibilité de la transmission, la passe à l'analyse finie et l'analyste qu'elle requiert.

Le 28 février 2009.

Comité scientifique :

Il a été composé de membres des instances internationales, Collège des représentants de l'IF, Collège d'animation et d'orientation de l'École, Collège international de la garantie, en veillant à ce que les diverses zones soient représentées. Il comprend :

Les deux présidents du Rendez-vous :

Mario Binasco

Diego Mautino

Martine Menès (extime)

Quatre membres du CRIF :

Dominique Fingerman (Brésil)

Lola Lopez (Espagne)

Maria Teresa Maiocchi (Italie)

Marc Strauss (France)

Quatre membres du CAOÉ :

Farias Florencia (Argentine)

Josep Monseny (Espagne)

Antonio Quinet (Brésil)

Colette Soler (France)

Deux secrétaires sortants du CIG 2006-2008 :

Luis Izcovich (France)

Patricia Muñoz (Colombie)

Les journées de l'EPFCL-France

Sur le thème : « La parole et l'écrit dans l'expérience analytique »

4 et 5 décembre 2010

Paris, palais des Congrès, porte Maillot

Responsable de l'organisation : **Carlos Guevara**

Renseignements : 01 56 24 22 56

3^e Rencontre internationale d'École

9, 10 et 11 décembre 2011 à Paris

Les informations pratiques seront communiquées ultérieurement.

Table des matières

Éditorial	1
Journée inter-pôles du FCL-France : Expériences de passe	
Bernard Nominé, <i>Introduction à la journée toulousaine sur l'expérience de la passe</i>	5
Sidi Askofaré, <i>Politique de la passe : la responsabilité du cartel</i>	7
Marie-Pierre Vidal, « <i>En avant toute</i> »	9
Élisabeth Léturgie, <i>Après la passe</i>	13
Corinne Philippe, <i>Pourquoi se présenter à la passe ?</i>	17
Clotilde Pascual, <i>Enseignements des cartels de la passe : chaque passant trouve sa solution</i>	21
Béatrice Guitard, <i>La passe</i>	25
Patricia Dahan, <i>Sur le vif</i>	29
Claire Montgobert, <i>Ce qui (ce) passe</i>	33
Pascale Leray, <i>L'ouverture vers une nouvelle satisfaction</i>	37
Albert Nguyên, <i>Expériences de passe</i>	41
Lydie Grandet, <i>Une expérience qui dé-passe</i>	45
Béatrice Tropis, « <i>Passant</i> » : « <i>Pas-sans École... Pas-sans passeur... Pas-sans cartel de la passe</i> »	49
Luis Izcovich, <i>Le jugement du cartel</i>	53
Travaux des cartels de la passe 2008-2010	
Contribution du cartel 3, <i>Ce qui nous a convaincus</i>	57
Prochains événements	61

Wunsch 9 est édité par le CAOÉ 2008-2010

composé de :

Florencia FARIAS

Jose MONSENY

Antonio QUINET

Colette SOLER